

le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro triple contient des textes inédits d'auteurs de Suisse romande et des poèmes de notre invitée, Camelia Iuliana RADU; un exemplaire coûte 15.-CHF

BOUÉES

Par Isaac PANTE, lauréat du prix FEMS 2019

Il entra dans la cuisine. La table n'était pas dressée et il n'y avait pas de café et même pas de nappe. Les placards étaient ouverts et il pouvait voir les kilos de pâtes et les conserves de tomates dans celui de gauche. Tous les autres étaient vides, rien que du contreplaqué blanc avec quelques trous et trois morceaux de scotch collés dessus avec un peu de poussière au bord. Sur la cuisinière, une plaque s'allumait et s'éteignait, comme une balise échouée très loin.

Il tira une chaise, s'assit et enleva son chapeau. Cette fois, c'était vrai. Mille fois elle l'avait menacé de partir et mille fois il l'avait retrouvée dans la cuisine en rentrant, la tête baissée vers l'évier, les cheveux follets sur la nuque. Le tablier lui faisait un noeud aux hanches et c'était un cadeau à ne surtout pas déballer dans ces moments-là. Et pourtant, Dieu sait que, même s'il rentrait plein comme un oeuf, c'était difficile de bien se tenir, parce qu'il devinait l'élastique sous la robe de lin, sa hanche chaude, sans compter ses pieds nus sur le carrelage, ses petits pieds qu'on aurait pu croire volés à une poupée.

Il se souvenait d'elle avec netteté. Elle était là dans sa tête, découpée au laser, ses bords plus francs que si elle avait été dans la pièce et c'était presque un soulagement de savoir que désormais il ne pourrait plus la perdre.

Il savait déjà que seules les choses parties restent pour toujours. Elle irait rejoindre sa première femme et tous ses amis que la terre a mangés, juste là, au pied de la colline. Elle sortirait à la tombée de la nuit, et lui, il la devinerait par les fenêtres. Il s'avancerait pour mieux la voir, jusqu'à découvrir son propre visage dans la glace, son pauvre visage buriné, avec deux trous noirs aux yeux. Et à ce moment-là, juste à ce moment-là, il ferait une prière. Il regarderait par la fenêtre et il lui souhaiterait tout ce qu'il n'avait pas été capable de lui

apporter. Pour elle et pour lui aussi. Parce qu'il avait besoin de se croire bon et miséricordieux.

Il ne prit pas la peine d'allumer au salon. Il ouvrit le vaisselier, prit la bouteille et revint s'asseoir à la cuisine. Il se rendit compte qu'il avait oublié le verre. Il n'avait aucune envie de se relever. Il déboucha simplement la bouteille et but son Whisky au goulot. Lampée après lampée, il regardait la plaque rougir et noircir, rougir et noircir et il se voyait devant, bateau voguant vers un phare.

C'était nouveau pour lui, d'être assis là. La cuisine, c'était sa pièce à elle. Il y restait le temps de prendre son petit-déjeuner, de boire son café. Ensuite c'était ouste, tu vas être en retard à l'usine. Maintenant, il s'y trouvait bien.

Les chaises étaient inconfortables, mais il savait qu'il serait mieux là que dans n'importe quelle autre pièce. Partout ailleurs, il aurait pu l'imaginer aux fourneaux, en train de préparer quelque chose. Et mieux valait qu'il ne se mette pas à croire à ça.

Avec sa première femme, c'est ça qui l'avait noyé. La penser en train de se brosser les cheveux dans la chambre. L'imaginer en train de prendre un bain. Il s'était permis ça un soir. Il s'était rappelé de sa propre mère, des histoires qu'elle lui racontait quand il était malade et il s'était dit qu'il était bien malade ce soir-là et qu'il lui fallait une belle histoire.

Alors il s'était raconté que sa femme était toujours là, qu'elle était quelque part dans l'appartement en train de ranger du linge, une armoire. Peu à peu, ses larmes s'étaient mises à couler autrement, à glisser sur un sourire. Histoire de mieux y croire, il avait accompagné tout ça d'un verre. Petit le verre, rien qu'un godet, presque un dé à coudre. Juste de quoi diluer les murs.

Et ça avait marché. Tellement bien marché, qu'il avait

continué. Chaque soir, il mettait un disque et il se laissait dériver, loin de la route des Aubépines, loin du carrefour, du pare-brise étalé comme du gravier sur le tableau de bord avec la bouche de sa première femme écrasée dedans. Et vraiment, ça semblait une bonne idée de tenir tout ça à distance, de revenir juste avant que le camion ne débarque, juste avant qu'il ne freine, les pieds du chauffeur plus que deux poteaux sur la pédale de frein, juste avant son visage à elle un peu partout dans l'habitacle.

Seulement ça ne marchait pas longtemps et quand ça revenait, c'était pire encore. Lorsqu'il avait décidé d'arrêter ce petit théâtre nocturne, il avait soif d'alcool. Et cette soif l'avait traîné dans les discothèques et dans les parcs et dans les postes de police et dans le lit de cette Florence qui avait bien voulu de lui. La belle Florence qui avait bien voulu le revoir et qui avait bien voulu emménager chez lui et lui faire des tartes aux pommes, le dimanche.

Et là, bon sang, c'était revenu. Pas la joie. Quelque chose de proche. Et oui il y avait toujours la soif, bien sûr qu'il y avait toujours la soif, mais il avait arrêté les histoires. Maintenant, à la place, il y avait Florence, pleine de soleil et de rires. Et c'est vrai qu'il finissait encore les verres sur la table quand tous les invités étaient partis. Seulement, cette fois, c'était pour ne pas laisser perdre, pour rire un peu plus fort en roulant sous les draps avec elle. Il voulait le croire et elle aussi. Elle avait fermé les yeux, six mois, un an. À force de les fermer si fort, quand elle les rouvrit, elle ne put plus le voir.

Le jour où elle avait changé de chambre, c'est comme si elle avait construit une maison dans la maison. Le salon n'était plus qu'une place où la croiser et la cuisine une cantine où s'asseoir en vitesse. Jusqu'à ce soir.

Maintenant elle était partie et la lueur de la plaque allait et venait, sirène obstinée à hurler, à prévenir que si ça continuait comme ça, elle partirait, dernier avertissement, je ne plaisante plus.

Le chat passa la porte du salon. Fin et ondoyant, la queue en antenne et les hanches rudement frottées contre le coin du meuble déjà noir. Il sauta sur le plan de travail, avança sur le marbre, renifla rapidement le lavabo et continua jusqu'au vitrocéram. Il regarda la plaque qui rougissait et il tourna son regard vers l'homme qui avait la tête dans ses bras et une petite flaque de bave devant la bouche. Le chat regarda à nouveau la plaque. Il descendit dans l'évier, lapa la goutte qui faisait une cloque au bout du robinet.

L'homme ouvrit les yeux.

— C'est pas vrai... Arrête ça, saloperie de chat !

Le chat continuait. L'homme se leva. Autour, tout tangua. À croire qu'il était sur une barque prête à se renverser.

Il s'agrippa à la table, se rassit.

— Arrête ça et descends ! Chat, tu m'entends ? Hey !

Le chat s'était arrêté de boire. Il laissa son regard vert traîner quelques instants sur l'homme, puis recommença à lécher le robinet.

— Chat, qu'est-ce que j'ai dit ?

Le chat but encore trois gorgées. Bon sang, ça fait du bien, dit-il.

— Tu sais pourtant qu'elle veut pas te voir dans la cuisine. Tu le sais non ?

— Oh ça va, fous-moi la paix. Combien de temps ça fait maintenant ?

— Ce soir. Je suis rentré et...

— Et c'est reparti.

— Elle nous a quitté ce soir ! Ce soir, d'accord ?

— D'accord, d'accord...

Le chat sortit de l'évier, s'assit. Il se tenait bien droit, une sorte de vase effilé et précieux. Il se lécha une patte, la reposa sur le bloc cuisine.

— Descends Chat.

— T'occupe. T'as pensé à mes boîtes ?

— Tu comprends rien à rien, c'est quand même dingue.

— Eh, mon pote, c'est pas moi qui parle à un chat.

L'homme prit son visage dans ses mains. Il était enflé et chiffonné. Il tira sur sa peau comme sur une pâte à gâteau, sentit des larmes couler dans ses manches. Il resta longtemps à pleurer.

Quand il rouvrit les yeux, le jour était revenu. Le chat dormait au bord de la plaque luisante, les pattes ramenées sous son poitrail grêle.

C'était une drôle d'habitude qu'il avait prise. Il s'était brûlé une première fois et il lui avait fallu un bon mois pour oser y revenir. Depuis la semaine dernière, il ne dormait plus qu'à cet endroit.

L'homme releva la tête, ramassa sa veste sur l'autre chaise. Il but les dernières gouttes de la bouteille et la laissa sur la table. Il pensa à prendre un café, se souvint.

— Chat, va falloir que tu perdes cette habitude. Je vais devoir éteindre la plaque. Si ça continue, un de ces jours, on va foutre le feu à l'appart.

— Et tu vas brûler avec, chat.

— Chat, tu m'entends ?

— Bon. Faut que j'y aille. À ce soir.

ATACAMA

par Florence GRIVEL



Je suis au Chili en train de rédiger le journal de bord d'une exposition qui se monte à Santiago.

Pendant ce séjour, je commence à me prendre au jeu de l'écriture.

A côté du journal de bord, je mène un journal intime. Double vie, double « je ».

Si sur place l'expérience est lumineuse, joyeuse et fertile, des intempéries intérieures ont pris leurs quartiers.

L'arrivée dans le désert d'Atacama n'offrant aucun point de repère habituel sera peut-être à même de les assécher.

4 décembre

La tête à l'envers, au bout du monde.

Depuis la fenêtre de la pension El punto, à Santiago du Chili, du vent, beaucoup de vent.

Végétation agitée, des bruits de circulation, le cirque de montagnes pelées juste au fond.

Un toit de tôles ondulées vient barrer tous ces verts. Entrée dans ce chaud et dans cette lumière du sud.

Cinq heures de marche à travers la ville depuis ce matin pour sentir les quartiers. De quel bois se chauffe Santiago

entre deux tours de présidentielle, placardé de slogans électoraux?

Partout ces arbres incandescents de fleurs mauves.

Arbre national d'Argentine dont je ne parviens pas à retenir le nom.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Tous ces noms, d'ailleurs qui se sont incarnés depuis deux jours. Margret, Lara, Tomas, Marc, Dan, Geert, Peter, Marianne, Constantin, Vincent, Sebastian, Gregor.

Beaucoup d'images, sans doute trop en prévision de ce que je dois écrire.

Des arbres et des maisons à bas étage. Rouges et bleus des façades.

Des cours intérieures. Des places en ruine jouxtant une habitation bourgeoise avec colonnades et fronton. Des jeunes gens en uniforme foncé, jupes très courtes pour les filles, sortent des écoles.

Ferreteria. Rues dédiées au bricolage, à l'aménagement.

Un grand hangar où se succèdent des dizaines d'échoppes. Gants en vrac, pelotes de fils électriques,

Une vieille dame édentée danse devant un magasin de musique. Quelques piécettes dans son chapeau de feutre.

Les dimensions se démultiplient. L'autoroute passe sous la ville. Grand pont, grands immeubles.

Des gens affairés dans le quartier des affaires. Puis à gauche, le marché central. Les habitations perdent leur verticalité. A nouveau, dimension humaine. Marché couvert, arcatures en métal.

Règne du poisson.

Se faire haranguer (!) par des dizaines de serveurs en livrée.

Passer son chemin pour atteindre l'autre marché, plus authentique.



(parc)
Lac artificiel du Quinta Normal, Santiago, Chili

pl. 11. 20

scies sauteuses. Odeur de métal, de graisse et d'eau de Cologne.

De la viande partout. Des quartiers de boeuf, des poulets, des jarrets, des têtes de cochon.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

S'asseoir à un des innombrables comptoirs, commander quelque chose, un nom de plat qui soit plaisant à l'oreille. Boire un verre de vin clair servi dans une tasse à thé en fer blanc.

Sortir dans l'air tiède, et aller se poser au Quinta Normal, ce grand parc urbain, à deux pas du musée, le MAC, qui sera notre QG pendant deux semaines.

Des barques rouges et jaunes barbotent sur un lac artificiel.

Se prohibe: strictamente banarse en laguna.

L'interdiction de se baigner est plus douce dans cette langue.

Prendre des notes. Ecouter. Ne pas oublier de tout retranscrire sur l'ordinateur dans la petite chambre d'étu-

cas - où je suis, où j'en suis.

Un souci d'encre pour le père.

Depuis longtemps, il vacille.

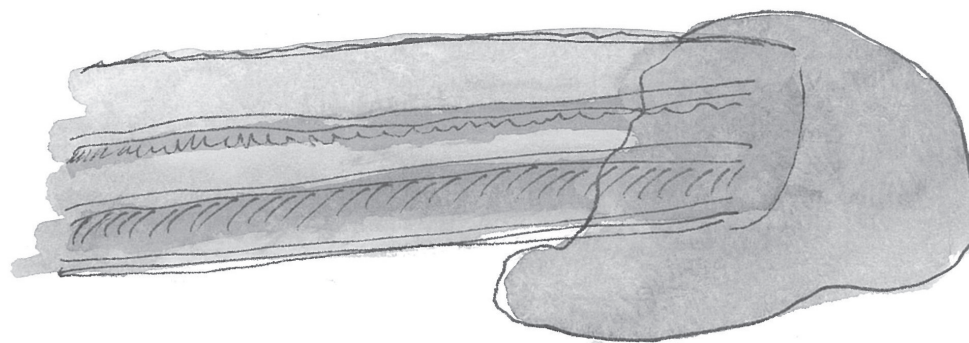
Il se remet, et trébuche à nouveau.

Toujours attendre le dernier moment, puis le corps lâche.

Le soulagement s'installe pendant quelque temps, je n'ai plus besoin de me soucier.

Il est entre d'autres mains. ça va aller. L'emprise de la pietà se détend un instant.

Ici, loin des miens, en terre inconnue, je convoque ce que je connais de mieux, la peur.



Churro de dulce de leche

diant qui donne presque sur la chaussée et où flotte cette odeur de poivron cru.

Le dos contre le muret arrondi, je laisse courir mes pensées.

Je ne me rends pas compte, - pas très bien en tout

Déferlante continue qui a la constance d'un gyrophare d'ambulance.

Les parcs se ressemblent tous le dimanche.



Des familles, une fragrance de loisir.

Churro de dulce de leche.

Tout autour, de grands arbres exotiques, et aussi des saules pleureurs. Dans l'herbe ça et là - déformée par le renflement des racines - une grille et le son du métro; tout en dessous, piailllements humains.

Et toi, C., pourquoi tu ne réponds pas à mes longs mails?

Je sais que tu veux me ménager. Ne pas croire qu'on va se lancer dans une histoire, ça n'est pas à l'ordre de ton jour.

Mais un signe de toi, c'est si difficile?

5 décembre:

Balai du lundi passant sur cette place catholique.

Marchands du temple off.

Basilica et santuario recuerdos de Lourdes cerrada.

Jour de congé pour la sainte.

Une grande porte bleue à caissons donne un air balnéaire à ce large navire de béton moderne, réplique futuriste de la fameuse grotte des Hautes-Pyrénées.

Métropolis with religious salsa.

Pulsation lente bienvenue avec tout de même dans la poitrine ce grésillement d'impatience, comme si la pompe à absorption tournait à vide.

Vitesse intérieure qu'il faut calmer.

Une grande envie de travailler.

De prendre et de malaxer la matière à dire.

Laptop comme un appel. « Comme on, touch me » crépitemment à deux doigts.

Un sdf passe devant moi, il mange un churrasco.

Puis, il va se poser sur un banc face à une madone de porcelaine bleue et blanche.

Accumuler de la matière, des traces, choix de la police d'écriture. Très confortable. Sensation de sofa typographique.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

Pour une fois la musique dans mes oreilles ne me dérange pas.

Je ne pense pas. Le calme viendra après quatre jours de boulimie de visages, d'histoires, d'objets, de projets, de langues différentes, de nourritures nouvelles.

Dans mes oreilles, une autre chanson.

Pushy-pushy.

L'écriture s'en ressent.

Le son régulier du balai en rythme avec la percussion binaire de ce tube insouciant dont je n'ai jamais su le titre.

Syncope. Reprise.

20 décembre, désert d'Atacama:

Marcher les pieds dans la poussière, exprès.

A peine regarder ce qui m'entoure.

Trop de nature dans cette nature.

La minéralité m'angoisse.

Je ne supporte ce paysage de National Geographic qu'à travers un cadrage: la porte d'une basse cour s'ouvrant sur un volcan.

L'échelle humaine me rassure.

Je prends le chemin d'une mine de soufre abandonnée bordée aujourd'hui de maisons en adobe, en pisé.

A même le pas de porte, la matière qui permet d'agrandir son home sweat home.

L'homme en sueur malaxe cette boue. Derrière lui, un garage de tuf, écrin pour sa voiture 4x4.

Puis, il y a cette coulée jaune, petite montagne à flancs jaune fluo, à ses pieds un canyon miniature et plus loin ce cirque montagneux.

Depuis l'édicule à flancs jaune fluo, je peux apprécier l'immensité.

Mes sms ne passent pas. ça me détend de toi, C.

Je peux m'imaginer que pendant ce temps tu es en train de m'écrire, de penser à moi, de me donner un signe que je recevrai dans quelques jours.

Etre au bout du monde et tourner tout autour du sien, en vrille.

30 décembre:

Je remets mon casque blanc et j'enfourche le voyage.

Parce que cette fois-ci, je veux être du voyage, c'est le mien.

Désert couleur cuir et peau. Villes minières calcinées de soleil. Piscine années 20 qui trône au milieu de la fournaise, j'y vais à vélo, le dos qui brûle, et bientôt une glace entre les mains et les pieds dans du gazon.

Réalité de caillou.

On traverse le désert. Apre, austère.

Le vent continu fait claquer les lambeaux des villes fantômes comme dans un western.

Le stetson de Madonna sur la pochette de son dernier disque qu'on met à plein volume dans la voiture.

Des villes plantées-là à proximité des mines de salpêtre à exploiter. Chacabuco on the rocks.

Juste après le coup d'état, Pinochet profite de ces sites en ruines éloignées de tout pour y installer des camps de détention.

Aujourd'hui, un gardien sorti de nulle part, accueille le touriste et lui fait la visite.

Seul l'écho d'un dernier mail paternel avant de débarquer dans le désert tourne en boucle.

A mes vœux de joyeux Noël et de bonne santé, répond un « Dieu le voulant. » qui me met à terre.

Vivement qu'il nous arrive une tuile pour en baver un peu mais ensuite raconter, et rire, oui, c'est ça rire. Héros que nous sommes.

Avoir l'impression de perdre un peu sa vie pour enfin la gagner, peut-être.

Paysages bruts de décoffrage.

Le désert brun, le bitume flou de chaleur de la Panaméricaine, les côtes rêches du Pacifique et les villes portuaires hostiles. ça sent la vie tâcheronne, pas de joie.

Je sens mon corps délimité par une peau et une âme qui auraient envie de se faire la belle tant c'est insupportablement abstrait.

Pas de réseau, je ne sais pas ce qui se passe de l'autre côté du monde.

La saison du brigand

par Jean-Yves DUBATH

N'avait-il pas déclaré cent fois d'une voix forte que la rêverie se trouvait être le tamis à travers lequel toute vérité se devait d'avoir été filtrée ?

Voilà comment, dans un Paris qui le fascinait, un matin d'avril, encore très jeune, touriste, en voyage, pour une quinzaine, qui ne savait par quel bout attraper des bribes d'avenir, Damien Muhr alla coller son oreille contre la pierre froide et brunâtre de la plus fine des trois tourelles qui ornaient la Conciergerie, sur le quai de l'Horloge.

Ses joues se glacèrent, le contact était rude ; mais il tint bon, il feignit de croire au surgissement d'une plainte ou d'un cri puissant qui troublerait le va-et-vient de la circulation automobile. Cette tourelle abritait autrefois la chambre de la question.

Douglas Sirk, lui, était aveuglé ; à cause des contrastes engendrés par les lumières de l'écran. Par crainte de tomber il avançait très doucement, il piétinait le sol. Mais comme font les petites poules dans les poulaillers. Oui, il craignait la chute, avant tout. Mais Damien Muhr le vit, insensiblement, qui se dirigeait vers la rangée dont il occupait l'avant-dernier fauteuil.

Douglas Sirk. Quiconque s'y frotte ne peut s'en détacher aisément, et quitte à renier d'un coup d'un seul sa vie dans le siècle. C'est rechercher la plaie fraîche, c'est la trouver. Empereur du mélodrame, vraiment Douglas Sirk faisait pleurer. Et plus de vingt ans ont maintenant passé depuis la rétrospective inoubliable, et parce qu'elle fut la dernière, de son vivant, rétrospective dont il a été l'objet au Festival de Locarno.

Mais *La Ronde de l'Aube*, ce jour-là, en était arrivé à ce point crucial qui oblige le spectateur à parier sur un prochain éclat entre les protagonistes. C'était en noir et blanc, format cinémascope. Sur l'écran, des avions atterrissaient. D'autres s'envolaient dans le bruit

et dans un tournoiement de poussière.

C'était merveille ! Du reste, chaque film de Sirk était merveilleux, *Ecrit sur du vent*, *Tout ce que le ciel permet*, *Le Mirage de la vie* ; les titres pouvaient se précipiter les uns contre les autres sur les programmes, Damien Muhr les aimait tous. Mais bientôt son attention se déplaça, en cette fin de *La Ronde*. Et parce qu'une silhouette mince et sèche venait d'entrer dans la salle, après avoir franchi les épais rideaux de fermeture, et tentait de se faufiler du côté des rangées de fauteuils.

Damien reconnut tout à coup l'auteur du film lui-même ; et il ne songea plus à l'histoire, dès lors ; il ne songea plus à son propre sacerdoce, mille petites obligations vertigineuses, ses premiers embarras romanesques, mais seul compta dans l'instant Douglas Sirk. Et, trahissant toute chose, Damien conçut très naïvement une ambition nouvelle : devenir un familier de ce grand homme, son secrétaire ou son confident, son biographe, pour le suivre dans ses pérégrinations et se vautrer en Leporello dans une affection sans égale. Son cœur battait. Il était impressionné par une telle perspective. Mais curieusement, Damien, condamné à l'inaction, figé, infiniment.

Douglas Sirk s'approcha plus encore et se laissa basculer enfin sur le siège voisin du sien, qu'il trouvait, heureusement, et qui était demeuré libre. Et tout aurait pu en rester là. Or non... En bascule, en guillotine, il y eut toute l'affaire de l'accoudoir, cette île de quelques centimètres carrés que Damien possédait depuis deux longues heures, puisque son bras gauche était demeuré sur ce qui était aussi une portion de similicuir beige. Or, en investissant soudain cet accoudoir, Douglas Sirk donna un sévère coup de coude au bras de ce jeune voisin. Une gifflade brusque. Un : « Je prends la place. » Une manchette, ce coup de coude, si sec, si définitif. Bélier projeté contre la porte de la citadelle, crochet du droit, ou bien

coup d'épée s'enfonçant dans une chair...

Ce fut un geste puissant, peut-être involontaire, mais qui atteignit radicalement sa cible, « la vitalité est intacte, se dit Damien. La sécheresse, parfaite. L'os, toujours béliet de poche » ; mesurant aussi à quel point cette même énergie devait avoir permis à cet homme l'arrangement de mille et un détails, autrefois, ce que la mise en scène exige, le battement de cil autant que le frémissement de la lèvre ; « comme ceci, oui ! comme ceci ! », ordonnant à un costumier de modifier la coupe d'un veston ou à un technicien de partir à la recherche de café chaud et de croissants. Un coup sec, vertueux, avec le coude, par le coude, et décidément très rude, façon de déclarer : « De toute façon, je suis chez moi partout », ou encore : « Mais vous n'avez rien à faire là, Monsieur. »

Comment ne pas deviner qu'une pareille énergie devait être à la source même de son travail ; elle en indiquait le style, et l'intensité, et l'humeur, bref, toute la puissance, d'époque, la profession, faite chef-d'œuvre. Car enfin, ce ciel, sur l'écran, ces nuages épais, et si blancs, Sirk ne les avait-il pas définis ? N'était-il pas allé jusqu'à fixer la direction du vent qui agitait à présent le foulard de l'héroïne, Marjorie, qui avait désiré passionnément un mécanicien d'aéroport ? Et dans ce ciel, pas un autre, dans ce ciel un nouvel avion s'envola. Il tournoya un peu, on ne sait plus combien de secondes, puis il disparut à l'horizon. Mais longtemps, encore, Douglas Sirk se tint accoudé, sa main droite, levée jusqu'à son visage, et serrant son menton entre ses doigts. Bien seul, et précisément entre terre et ciel, ou en plein exercice de mémoire souveraine.

Alors Sirk a secoué la tête de haut en bas en signe de remerciement, c'était pratiquement automatique, puis, pour montrer à son voisin qu'il l'avait entendu, il a soulevé son bras droit, mais si brièvement, comme pour maintenir en suspension une part, ne serait-ce qu'infime, de la vive émotion suscitée par *La Ronde de l'Aube*, « nous avons fait ça, un jour », et ce fut tout.

Quant à Damien, il ne sut rien exprimer d'autre. Il sentait bien que les mots en nombre

auraient dû surgir, comme s'il devait en cet instant jouer son existence de cinéophile, ou son existence tout court, et donner, ou non, une forme à la plénitude. Tout réussir, ou tout perdre. Mais il se taisait ; il voyait son avenir s'effiloche, fondre sous ses yeux, la vue, ternie par avance, et il en était pourtant inexplicablement content...

Tous l'avaient appris, au FilmFest, la Berlinale, le festival du film de Berlin, voici deux ans, Damien Muhr tournait comme une abeille autour d'un criminel très lourdement condamné par la Justice des hommes ; un brigand de haute volée, ce qui se pourrait décemment appeler une figure ; peut-être une vedette, sujet pour les encyclopédistes, et logé dans un pénitencier depuis de longs mois.

Pirosmani, le peintre Géorgien, peintre naïf, génie tour à tour heureux, malheureux, rien moins, pour l'évocation ou la comparaison.

Mais tout fermente, et tout bouillonne, et si nous possédons quelques ressources, il convient de les utiliser rapidement et d'abaisser très résolument la carte que nous tenons dans notre manche.

Plusieurs fois sa mère conjura Damien, « attention, attention... » Puis : « Où est nichée votre capacité, en matière de cinéma ? »

Combien d'assassins pour se préparer, avec un certain matériel à disposition, mais alors frisant le ridicule, à collectionner eux aussi des objets qui n'ont que peu de liens entre eux, mais qui tous à leur manière figurent un danger, et les enfants souvent dans leurs amusements ne procèdent pas autrement.

Le stylet n'est presque rien, la corde pour entraver tient de la cordelette dure et rongée par la pluie, le charbon de bois pour encombrer la bouche est par trop friable et causera naturellement quelques problèmes et le déguisement adopté baillera de-ci, de-là ; et voilà comment tout ceci peu à peu se rassemble, et pour ne former que

la figure de la volonté désargentée ; la volonté sonnante creux, la timbale, fêlée, et le son lui-même, rendu, s'établit faussement, mais alors qui s'en aperçoit ? On court à l'échec, parfois mâtiné de grotesque, et donnant rendez-vous à de très grands ridicules ; c'est précisément la tête du brigand, qui, toujours en son terrier particulier, instille une tournure inédite à ses vieux préparatifs.

C'est vaticiner à l'image d'Orphée qui savait tout et qui ne savait rien ; Orphée qui ne savait fournir à la fin que les trois accords de sa lyre et comme si tout cela suffisait sur terre pour être encore admiré par les dieux ; cependant chacun sait qu'il n'en va pas ainsi ; par quoi tout le malheur était pour lui, et à savoir, également, pour sa légion d'imitateurs, soit pour tous les errants de festival.

Les brigands, et peut-être à l'instar de Damien Muhr, prenant figure de ménade, quittant bel et bien une réalité pour en saisir une autre entre deux doigts hésitants.

« Les Français, raconte à l'envi la secrétaire de l'Amicale des étudiants cinéphiles, commettent ce péché, de ne se souvenir que de Rainer Werner Fassbinder, de ne vanter que les uniques vérités de Werner Schroeter, jusqu'à ne plus attacher trop d'importance à leurs propres cinéastes, lesquels, pourtant, génération pour génération, ont été loin de démeriter. Que font ces mêmes Français de Jean Eustache, de Melville ou de Chabrol, pour ne pas parler de ceux qui les ont précédés, Ophüls, Duvivier, Allégret, tant d'autres... »

« Certaines images arrivent en un seul tenant, dans ma tête. Je ne les choisis même plus. Est-ce là uniquement une leçon de cinéma ? Ou alors, je ne me rappelle plus, par-devant les tenants de l'Amicale, que d'un long-métrage de Daniel Schmid, *Violanta*. Une scène, au début, Venise. Le héros officiel est assis dans une gondole, qui l'emmène de venelle en venelle.

« Les traits de son visage sont tendus. On saisit immédiatement qu'il n'apprécie aucune des

beautés qui l'entourent. Il y a les canaux, qui se succèdent, il y a les ponts, les palais... Une fois, seulement, il distingue la coupole de la Salute, mais il s'en détourne. A l'évidence plus rien ne le retient ici. Quelques paroles sont échangées avec le gondolier, l'exercice ne tient pas la route, mais quand même, on apprend de la bouche de ce héros qu'il s'en va, si possible pour toujours, tandis que la musique composée par Peer Raaben s'insinue dans nos têtes, se mêle au bruit de l'eau chahutée par la rame, Raaben qui a conçu comme une guirlande de notes, un motif, qui suivra le héros dans tout son périple ; motif repris, repris encore, et pareillement elle marquait l'entrée de Daniel Schmid dans l'univers du cinéma, définitivement.

« Comme il y avait eu déjà, ailleurs, cette scène de vieux casino, et je crois bien, maintenant, je commence à me rappeler du tapis vert, et du jeu ; des lustres Louis XVI ; des sièges capitonnés ; des rideaux de velours gris souris. Je me rappelle de la caméra qui suit le trajet d'une bille de roulette avec une obstination portée aux frontières de la maniaquerie, et s'attardant, et détaillant les rebonds, et recommençant, pour mieux suivre de plus près, de très près, pour accompagner minutieusement la petite boule blanche qui grésille, et court comme une folle sur les numéros, pair et impair, pair et impair... pair et impair, pair et impair... »

Tout loisir existe au moment de ressasser des vieilleries. Comme une main gauche, qui traîne sur une table, et quelqu'un, en face, attrape cette main de sa main droite. L'éclat se double ; l'importance, peut-être, se décuple ; toute pression devient parfaitement exotique, les regards filent, on se contemple soudain comme en mélodrame, juste avant un baiser.

C'est à rejouer *Gedächtniss*, film de valeur. Mais si l'on ne préfère pas la sévère contrée de montagnes, pour y loger son âme.

Une nouvelle fois l'eau du lac de Grünewald était piquetée par la pluie. Les arbres étaient détrempés et les roseaux s'inclinaient, lourds et gras, enchâssés dans la brume qui flottait à

deux mètres au-dessus du sol. Et la combe, toute remplie d'humidité, où respirer à pleins poumons l'odeur d'arbres plus vénérables encore, parce que leurs feuilles étaient inondées, et tombaient, et que leurs troncs étaient gorgés d'eau.

Avec ce mauvais temps, la grisaille, il n'y avait pas âme qui vive, « je deviens meilleur sous la pluie », se dit Damien, en dépassant l'aire aux chiens ; il frôla l'écriteau de fer rouillé qui indiquait le pavillon de chasse de Frédéric II, puis il longea la muraille blanche et la dépassa, résolument lancé dans un tour du lac.

Promenade à mi-lac, promenade au bout du lac, et enfin sur l'autre rive, tout près d'une plage de sable étagée en aval du chemin par des planches de bois retenues au moyen de taquets de fer plantés en biais. Comment ne pas souhaiter demeurer de sa vie entière, ici, à Berlin, puis à Grünewald ? La pluie ne cessait pas de tomber. Il était étonnant de découvrir que le lac, non... En fait, contrairement à ce que Damien croyait, il n'avait pas l'étendue entièrement pour lui. Une tête blonde et bouclée avançait au large. Elle s'approchait de la grève ; tête d'un nageur qui ne craignait ni le froid, ni l'eau glacée, nageur qui émergea, bientôt, tout à fait nu, qui s'ébroua, gambada un peu et se dirigea près d'un bosquet d'où il tira un sac de toile jusque-là caché sous les branches.

Puis le lac de Grünewald ne fut plus aplati par une multitude de gouttes de pluie. Mais il se ridait, par plaques, en frémissant. « L'hiver arrive », murmurait le vent. Des risées prirent naissance. « L'hiver est là », répondaient ces dernières, au-dessus desquelles venaient jouer quelques mouettes.

Quant à W.Stoll proprement dit, à présent Damien y multipliait ses entrées. Et il y était aimé. Il se répétait : « Les grandes avenues du monde se terminent là. Tous les chemins de Rome, détournés. »

Au rez-de-chaussée, dans une pénombre entretenue par de pauvres appliques rougeâtres,

il était possible de distinguer un long comptoir garni d'ombres noires, peut-être sept, huit buveurs accoudés. Seul un rais de lumière parvenait d'une ouverture ménagée dans la paroi. Un escalier de bois raide s'y engouffrait. Il conduisait à l'étage, où un faux toit de bambou enrichi d'ampoules jaunes surmontait un second comptoir. Mais tout comme au rez-de-chaussée, les clients y étaient rares, des hommes, uniquement, et qui ne pouvaient accomplir un geste sans témoigner ostensiblement de leur désaffection à l'égard de ce qui servait de prélude à la gaité, au contraire des minces filets de bière, qui miroitaient, pleins d'une charge campagnarde, tout frémissants, et qui coulaient régulièrement, mais comme d'une source, de trois longs tuyaux d'argent.

Le mur du fond s'effaçait devant un décrochement clôturé par une grille aux barreaux épais. Ensuite, un espace d'environ un mètre simulait un peu de profondeur. Puis tout s'arrêtait. On rencontrait des pierres formant muraille. Inutile de chercher plus avant, aucune perspective ne s'offrait ; et l'œil n'avait qu'à se promener sur les très nombreuses affiches placardées de part et d'autre, qui dataient de plusieurs années. Et annonçaient-elles des manifestations, des rencontres de plein-air, champêtres, sans soin d'aucune chronologie ?

Qu'importait de savoir pour quelle raison la vie elle-même avait été chamboulée ; il convenait simplement de reprendre en main une autre bière, et ainsi de suite, jusqu'à découvrir la mesure même de la gravité.

« Des images issues de la Nouave ; issues d'un village situé tout près de ce qui avait été la frontière avec la DDR.

» Une forêt allemande devait présenter mieux encore le caractère de ce pays.

» S'il me fallait des souffles neufs, alors, je les possédai ; parce qu'il était bon de se répéter encore et toujours : „Je dépose mes pieds, mes genoux, mon bassin, mes épaules, dans un bain de jouvence.”

» Forêt photographiée par Jürgen Jürges,

que j'aimais beaucoup, arrangée pour Tankred Dorst, un romancier, homme de théâtre, mais qui avait voulu „son cinéma”, ce que je ne puis qu'approuver, et qui propulse au milieu de cette forêt un ange aux ailes de plumes blanches, et qui l'autorise à s'enfoncer laconiquement entre les troncs épais. Comme afin de lancer le drame. Et je suivrai parfaitement, au départ, il y a un père de famille. Hans, *Eisenhans*, tel est le titre du film ; et ce Hans est si fort, si grand, si puissant, si taillé dans un seul bloc. Un ancien douanier. Qui ne le craindrait pas ? Tout d'abord son épouse. Bien souvent elle hurle dans les couloirs de la maison, puis elle l'invective lorsqu'il rentre du café, le soir, ivre, et très vite, Hans, Eisenhans, furieux d'être disputé, et bientôt prêt à frapper tout ce qui aurait le malheur de bouger autour de lui. Ainsi, la mère et ses deux filles cherchent-elles à se mettre à l'abri. On se réfugiera en pleurant dans la chambre à coucher de la cadette. Mais ferme-t-on à clef ? Ce n'est d'aucun secours. Pas plus que les cris stridents. D'un coup d'épaule, inévitable, presque négligent, le père défonce la porte.

» La cadette, mon Dieu ; par elle viendra tout le malheur... Voilà, son tempérament est inerte, son caractère, d'une mollesse à faire pâlir. Au café, certains après-midis, l'ancien douanier danse-t-il avec cette enfant au son d'un juke-box, et parce que la voix de Katarina Valente est venue se perdre ici avec un tango, *Chico, Chico, Chico*, tout à coup cette enfant sans résistance plie et s'effondre sur ses jambes comme du caramel. Puis, à peine remise sur pied, elle adopte une attitude. Et c'est très grave. Montée sur une table, elle soulève sa robe jusqu'à la taille, lentement, pour rien, pour ennuyer, ou parce qu'elle s'ennuie. Ou pour engager une conversation dans cette région perdue. Le geste est indécent. Il est déplacé, mais que peut-on faire ? Il n'existe aucun travail pour accompagner une telle mélancolie ; rien ne bouge, dans la tête, dans l'esprit ; tout est à venir.

» A peine fâché, Hans, *Eisenhans*, décide de quelque chose, et il prend tendrement sa grasse et bonne enfant sur ses genoux.

» Au village quelques mauvaises langues se manifestent. Eh bien, ceux qui ne sont pas contents forment une assemblée de mécréants, c'est tout. Ils n'ont qu'à franchir la frontière et aller de l'autre côté ; qu'ils nous fichent la paix ! Et si la sœur aînée leur emboîte le pas, c'est qu'elle est jalouse de la petite. Ce n'est pas autrement. Et les voisins qui observent, qui cherchent à voir un fragment de cette chose au travers de la palissade de bois qui clôture le fond du jardin ? Ceux-là, tous, ne sont rien que des *Taugenichts* ! de pâles flemmards. „Je sais, les gens parlent trop...” dit la mère.

» *Eisenhans* ! Curieux citoyen allemand ! La tête des chevaux de labour doit être fixée à une baluche d'avoine, les jours qui précèdent les orages, car ils sont nerveux. Et ils doivent manger, malgré leur excitation. Ainsi, que la tête de chacun soit pareillement fixée à la vérité. Parce qu'il s'en trouve une, et je pourrai m'estimer satisfait, et comblé, sur le plan de l'anecdote romanesque. Mais vérité qui s'est à présent muée en insulte pour les anges qui habitent au-delà de nos territoires, et qui ont été surpris au milieu de leur sommeil. Vérité compliquée pour les hommes, et pour leur Justice. Mais tout est dit. Le film peut seulement se terminer. Entre-temps, le père aura été découvert par les gendarmes eux-mêmes : couché dans la fougère aux côtés de sa fille cadette.

» Est-elle encore vivante ? Cela n'a plus d'importance ; la forêt demeure désormais, mise en scène oblige, et humanité oblige, rigoureusement inaccessible à une caméra qui aurait peut-être bien voulu donner des explications, en temps ordinaires. Tankred Dorst a terminé. Jurgen Jürges produit sa lumière. Et le spectateur n'en saura pas davantage. Et c'est d'ailleurs assez ; „et c'est une habitude, à prendre, que de vivre en ignorant beaucoup de ces choses habituellement décortiquées par de hautes instances.”

» Et cela encore, je le devinerais ; Laurence Muhr, ma mère, me disait : „Vous êtes perspicace entre tous.” »

L'été des araignées

texte de Valérie IVANOVIC

- Cueillir les pruneaux mûrs, début septembre, depuis le trottoir chez les voisins.
En périphérie d'un quartier de squatters à Lausanne-Sud.
L'échelle de l'atelier : haute, pour n'attraper que les fruits au sommet de l'arbre, vieux.
- Remplir en parallèle /cependant un sac de poussière et de bandelettes laiteuses et collantes.
- — Le soir tombe dans les tons bleu pervenche.
Ou en cette nuance si proche : le mauve de l'anémone hépatique
— *charme rare des tapis de lierre au ras du sol / ô fleurettes qui en crèvent la pénombre !*
- — Une, deux pipistrelles sortent comme de nulle part en créant le velours du silence.
- Ravauder du fil de leurs vols vifs l'obscurité frémissante / naissante.
- Survoler (capter) tant qu'il est possible de le lire le titre des carnets publiés de Peter Handke :
«Hier en chemin». *Hier* c'est ici, dans ma langue.
- — Tout un été *presque* stérile : qu'écrire ici et maintenant depuis la maraude...
Peut-être aussi en cause l'écoute impossible : les infrasons des musaraignes.
Mais ce qui s'anime invisible sous les feuilles (comme à l'instant) — — m'émeut.
- — Le dehors (je suis dehors) : imprégnations sensibles : répondre = pli sur pli.
- — Je détache des fenêtres toutes les petites pendaions en hamacs blancs.
- Faire de l'ordre, c'est d'abord ne pas jeter : mettre à la disposition du quidam sur le trottoir dans un sac en plastique translucide, suspendu à la haie de charmilles branchues, les quatre ou cinq paires de lunettes solaires publicitaires aux montures écarlates que je ne voulais pas. Les passants se serviront, j'imagine.
- — Dans le laurier, sa masse imposante, impénétrable pour nous, et gros de nos deuils, un criquet soudain se risque à son chant solitaire. Puis se fragmente, semble-t-il.
La reprise à son niveau (de discrétion) : quel nocturne allié le suivra, relançant / relaçant / ressassant l'écho, tendre ?
L'énigme de la transmission-constellation.
- * H.C. Artmann : «On peut être poète sans jamais avoir écrit ou prononcé un seul mot ou une seule parole». (N.B.: il dit «Wort», en allemand).
C'est une déclaration, inattaquable selon son auteur, qui démange = interpelle toujours autant et encore, bien qu'elle date et qu'elle soit entretemps entrée au *Musée de la littérature* à Vienne (Autriche).
- Se mettre en situation d'écriture dans les plus mauvaises conditions possibles pour conjurer le mauvais sort.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

- Ôter donc toutes les araignées du soir *visibles*.
- — Une surprenante prédilection pour les diminutifs qui surgit sans crier gare : les diminutifs, ça passe surtout délicieusement dans les suffixes en allemand... Et c'est alors que cette langue, en ses dialectes tout autant, minaude comme jamais !?
- Dire, confesser : «avoir un faible pour...» (Intraduisible, le faible ainsi pensé).
En lieu et place de la dévoration ?
- «Ressasser» est le plus long palindrome en français, ai-je découvert cet été par le truchement d'un message sur le mur de l'un des réseaux sociaux qui suscite une relation d'amour-haine de type «je n'y suis pas — j'y suis».
- — Je renoue avec des amours passées : la psychanalyse.
Ou bien ne serait-ce pas plus simplement : avec la «folle du logis», mais celle que l'on ne déloge pas.
- — C'est un lieu commun : la plupart des écrivains, des écrivaines, et certaines, certains des plus prolifiques, se méfient de cet outil de *connaissance de l'âme* (?) et le critiquent vertement. Ouvertement.
- * De Sarah Kane, *Psychose 4.48* : au milieu de ma toile, passionnément.
- Et dire qu'il y a des moineaux squatters !
Toutes dernières notes ornithologiques de feu mon père, manuscrites, d'une écriture tremblotante : *chouette chevêche perchée s / 1 cheminée. Hôtel Krumovgrad. Petit-duc dès 21h20. 2.5.06 Δ alité. Rossignol: plus chanteurs. Cigogne noire : 2 aires occupées avec moineau espagnol en tant que squatters (sic!). 3.5.06 Vallon de [illisible]. Merle bleu.*
- — Sur le toit du petit hangar en panneaux de fibre de verre ondulés jaunasses, les moineaux en folâtrant piétinent, éparpillent dans la rigolade le tas de graines de tournesol déjà décortiquées que j'avais trouvées dans l'armoire, infestées de larves de mites.
- — Par la porte de l'atelier ouverte le rai de lumière dessine des triangles au sol, qui se déplacent. Savoir tirer des lignes à la craie blanche sur une toile tendue sur son châssis pour un tableau «académique» en préparation ? Une géométrie de triangles en enfilade qui formeront la structure invisible = effacée de la construction de l'image : qui en veut vraiment, de ce filet, aujourd'hui ?
- * Lorsque le poète viennois H.C. Artmann formule de manière péremptoire son principe de validité de l'acte poétique («der poetische act», sic!) en tant que tel, il y pose une condition sine qua non. «On peut être poète sans jamais avoir écrit ou prononcé un seul mot ou une seule parole. La condition préalable requise est le désir plus ou moins ressenti de vouloir agir de manière poétique.»
- — Le regard scientifique versus le regard poétique : opposition non-pertinente pour la figure de l'araignée, ce centre immobile au cœur du déploiement de la fragilité même.
- — Son besoin devenu habitude de prendre possession des marges d'une part, c'est-à-dire de les effleurer (en pointillé), pour y accrocher, ou mieux : arrimer un chef-d'œuvre et, d'autre part, au moment de signer = signifier sa présence sur celui-ci, l'inévitable décentrement de la bestiole, qui n'est jamais, jamais parfaitement au centre de sa toile, à attendre sa proie, la tête renversée.

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

- Prendre un cours d'autohypnose, en groupe. La thérapeute d'origine mexicaine donna une signification possible de mon rêve des épaisses toiles d'araignées sur la fissure (lézarde) du mur blanc du corridor recourbé, étroit comme la faux de la Mort : chez certains peuples premiers, ces bandelettes collantes, arachnéennes à souhait, servent de pansements pour les plaies.
- — Mes lunettes de soleil (ce modèle arrondi uniquement) se dénomment SOFIA.
Comme la ville où mon père fut autopsié. Cet été justement, le rêve en apnée où je hurlais à (sa) mort... lors de ma première nuit bulgare à Sofia.
- Ramener, *en chemin*, quelques bouteilles d'eau-de-vie de prune ou de *pruneaux* (suivant la localisation des locuteurs), et prononcer à chaque fois pour soi tant bien que mal ce mot dans l'idiome slave de là-bas, ravivant souvenirs et saveurs...
- Revoir, cependant, surgir l'alambic, sa panse énorme où résonne tout un fracas métallique, tiré sur ses roues cahin-caha dans la rue de là-bas aux trop nombreux nids-de-poule.
- * Surtout, surtout, insiste H.C. Artmann au premier point de sa *Proclamation de l'acte poétique en huit points*, l'acte poétique est cette poésie qui refuse toute restitution de seconde main, cela veut dire toute médiation par la langue, la musique ou l'écriture !
- — Le jardinier de là-bas est un journalier bientôt à la retraite. Il s'occupera encore mieux de sa truie de plus de deux cents kilos aux yeux espiègles dont j'ai pu croiser le regard. Les canards qu'il gardait en leur proposant un coin d'eau dans un vieux pneu de tracteur n'étaient plus là cet été. La porcherie est fort bien entretenue. Adjacente, la fosse à purin remplie à ras bord et qui forme en surface une plaque rectangulaire noire anthracite luisante comme le goudron frais dans la nuit est un piège affreux. Et sa fille craint évidemment que ses deux garçonnetts n'y tombent par accident.
- — La voisine de là-bas est d'origine tzigane. Sédentaire, elle s'occupe du pigeonnier que son fils exilé à Vienne lui a construit pour y attirer les colombes blanches. Lorsqu'ils font la fête dehors, les fumées tournoyantes, et les odeurs de cochon grillé qui grésille de son gras brûlé parviennent directement jusqu'à nous et chatouillent nos narines, tant que nous n'exprimerons pas notre désapprobation quant à l'emplacement du gril.
- Sonder la haine du livre, profonde et inavouée, lui qui est l'objet asocial par excellence, et coupe à coup sûr du solide lien villageois qui fonctionne et se nourrit à l'antique, en de telles contrées rurales.
- — La haine envers celui qui se retire pour lire — car lire, c'est indéniablement se mettre en retrait — est une haine qui en veut non à l'homme mais à son choix, à la force de son désir. Et là, pas même un livre, tu crois que tu as le droit d'écrire ?
- Lui préférer l'oralité, au livre arrogant, parce qu'il est toujours possible de revoir, c'est-à-dire d'enjoliver, de varier les récits au gré des rencontres et du public, ce sont les proches et les voisins, là-bas, pour mieux les faire rire ou pleurer, encore plus fort, et de manière d'autant plus insensée, en suivant le souffle court de leurs voix qui aiment l'excès et réclament qu'on leur coupe la parole.
- Verser dans la conscience de la théâtralité : seule échappée qui suspend le jugement.
- * Pour H.C. Artmann, deux êtres, deux caractères de l'Histoire furent vraiment capables de réaliser l'acte poétique et en donnent la meilleure illustration qui soit : Don Quichotte et l'Empereur Néron !

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

- — — * Je tisse un lien de lecture : le combat impérieux de Sarah Kane contre l'exigence de l'amour qui la rongait est de type archétype poétique, avant même sa médiatisation par sa propre écriture. Pourtant, le poète viennois auquel je me réfère depuis quelques réflexions aurait vraisemblablement été embarrassé par la trop grande célébrité de la dramaturge britannique. Lui préfère, afin de peaufiner son concept tendu à l'extrême jusqu'au paradoxe : ne pas vouloir apparaître mais, à la limite, demeurer incognito ! En rester donc juste à la pose. Le vouloir-faire.

- * «Une conscience consolidée réside dans une salle de banquet assombrie près du plafond [...] toutes les pensées en un moment d'entente s'unissent au corps sans plus de répulsion comme les cafards portent une vérité que personne jamais ne profère». (Sarah Kane, *Psychose 4.48*, Paris, L'Arche, 2015, p. 9)

- Avoir malgré soi un immense respect pour le soin et la diligence de l'araignée, qui coupe sans hésiter le fil du cocon-baluchon, petit grain de riz grisaille bien emmailloté qu'elle vient de sucer, plus précisément : d'achever de sucer.

- Donner du sens à cette insulte gonflée de tendresse : tu produis des fils à la manière de l'araignée = tu files, tu inventes une histoire = DU SPINNST (en allemand) = tu déliras doucement = ...

- — Une note paternelle, à la machine à écrire, datée ainsi : «Bienne, 24 juillet 1948»
*De ma chambre, j'entends les cris de détresse d'un oiseau ; j'accours pour voir un cycliste porter un martinet adulte dans sa main. L'homme m'explique qu'il a trouvé l'oiseau par terre ; je trouve sur le martinet 2 araignées de l'espèce «*Craeterina pallida*» ; je le bague avant d'essayer de le faire s'envoler (no 645'810). Le martinet s'élance et tombe à terre ; ceci par 2 fois ; j'envoie l'oiseau à M. Schifferli, qui me répond que le martinet avait une aile brisée et sans doute des lésions internes. Il mourut au bout de 2 jours ; poids : 73 gr. aile : 215 mm.*

- — Le psy s'interrogeait en cours de psychanalyse sur ma capacité à laisser affleurer mes émotions. Il a fallu que je pose par écrit le contenu d'un rêve troublant pour qu'il me parle de l'érection des pendus.

- * «L'acte poétique, une fois accompli et qui se trouve enregistré dans notre souvenir, est l'une des rares richesses que nous pouvons effectivement porter avec nous sans qu'on puisse nous l'arracher». C'est le huitième et dernier point de la *Déclaration* du poète viennois.

- *Préférer ne pas !*

- Couper court à cet optimisme béat.

- — [...] si triste que je me suis réveillée en larmes : j'essayais de voir de quel oiseau en train de mourir il s'agissait, mais ce n'était pas [...], mais bien plus chétif. Il avait des écailles au lieu de plumes et celles-ci étaient des pétales d'hortensia gris mauve. Plus je regardais ces pétales, plus ces pétales se résorbaient en de toutes petites aiguilles de pin comme maintenues ouvertes en éventail.
- — — Au lieu de chaque plume : un éventail minuscule et l'oiseau était (je le savais) en train de mourir. J'ai appelé mon père. Je m'entendis l'appeler papa dans le rêve, il est venu mais est arrivé trop tard. J'ai posé mes deux mains sur le corps qui venait d'expirer — — — — — pour le bénir.

— — — — —

Victor Louis JOYET – Poèmes

A la mesure de notre faible cœur

On détruit nos corps
à corps de cendres
Dans la houle lente large
Où brûlent
Et baignent
Les ailes sans oiseaux

Invisibles les plumes grises

Ce matin j'ai vu trois
hérons voler
Ils se sont posés
sur le mélèze

Mais les voitures n'en
avaient que faire du
gris du héron

Sur le toit
Regarder le monde
S'évaporer
L'éternité
Se renouveler

Elles préféreraient le
gris du goudron

Laisse-toi tomber
Retrouver du silence
Dans la houle sèche du désert
Et la sueur blanche du soleil

Fumer
Les pieds nus dans le givre
Le soleil
Ne chauffe que le regard

Sans suffisamment
perdre de raison

Tous les pas bourdonnent
et lubrifient le silence

Il n'y a qu'un soldat
pour tuer le temps

Pas d'aura
Plus d'halo de neige
zéro rousseur pour
scinder en douceur
le sourire supplicie
du lièvre sous le gibet

Et non plus de feu
pour réduire au galop
ma pensée monophone

Le matin à bout portant
Ourlet épuisé
Du bout des doigts
Tirer le fil
L'aube se défait
Il suffisait d'un regard

Vivre vite
Sous la ligne tracée
Par les accidents des oiseaux

Rockueillement Diptyque électrogénésique

Sans plus

A toi quelques toiles
Si tu as oublié
Parce que je suis un homme
De digressions constantes
Bousculé cendres
Puisque l'amour
A les pieds glacés
Le silence
Des mots
Le vacarme
De toute une équipe de hooligans
à quelques minutes d'un match
Papillon dans le métro
Se réveiller à coups d'héroïne
Quand j'ai ingéré l'herbe et le soir
Rien de plus
Qu'une image Rock'n'roll
Quelques soupirs
Susurrations de réacteurs
Ce qui manque
Au fond
Le retour au jour
Détraqueurs émotionnels
Portent rumeur de spectacle
Carnaval carnivore
Titubant à mes chevilles
Subtiles sublimations
Renversées de rires
Grincement de regards
Style inattendu
Trop inflexible
Pour revenir
à la nuit

Et puis rien

S'endormir seul
Au creux d'un cloître
Y exalter la folie électrique
Des saints accords du ciel
Elliptique sentiment
De symbiose sacrée
avec des mots en pierre
des fresques verbalisées
Et la teneur impure
Des sentences en musique
Concordance en dissonance
Images
Portraits Rock'n'roll
Lancés aux siècles de passages
Drapés sur les carreaux
De l'édifice-canon
L'entrave des siècles à venir
Des grilles de béton
Fixées devant les yeux
De ceux attendus
Dans les registres
De luxueux hôtels
Des chambres à éclater
Après la grande nuit
Le précipice
Les effets électriques
Les idées vocodées
Sur le miroir de la foule
Des tympanes au cristallin
Le marteau l'enclume et l'étrier
Parcourus de courants extatiques
La rétine étourdie
Dans le gaz sonore
Après la grande nuit
Le précipice

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

L'Amérique des mondes

Noire marmelade de vie
Plaisir coupé plaisirs
Des sillons sanguinolant par les joues
Déterrées
Et des feux en coin des glaces frémissantes du corps
Des lignes puis des lignes par la veine des narines
Et rien
Détrit au hasard du peuple et de la banque
L'Amérique des mondes
Proscrits
Les yeux de benzédrine
Comme des mains chastes qui remuent des chattes poudrées remuantes ruisselantes
Des saumures de billets partout là-bas dans les marées pauvres
Paysages de réverbères incrustés de pavot et de lumières froides pour peut-être se sauver mais finir raide sous une poubelle
pétrifié au rire des montres saupoudrées perdues sur des bras inertes dans clubs et hôtels vertus du profit
D'autres roulent et consomment dans bars et rues saoules de la misère en creux de lampadaires clignotant leur fin
Faim
De l'argent
Du fric
Pas assez
Juste pour
Pour s'évader
Se défoncer
Sans y penser
De l'argent
Du fric
Bien trop
Chez les montres et les cigares
Pour bouffer
Comme des cochons purulents
Se défoncer
Pour s'amuser
Afin d'oublier
Qu'il faut aider
Qu'on peut
Qu'on a tout et trop
Pas eux
Tant pis
Qu'à travailler ces merdeuxnerveuxfrustrésvautrésdansleurvomi
Nous on a sué
Sans quoi pas money pas drug
No food
Plus faim
L'Amérique des mondes
Tous oubliés
L'Amérique d'un monde
Sur-perché
Dans le déni
Qui crack et qui coke
Alors que d'insemlables
S'heroinent et s'ivrent sans trois pièces
Ni deux
Même une
Quels mondes
L'Amérique sur une aiguille
Déjà dans l'bras à l'avant noyée
Éperdue
 d'hypocrisie

Dublin, 19 ans

Dublisphère

Les jours s'en vont sauvages puis quelques visages
S'en vont comme des chevaux
Sans âges parmi les collines les cloisons de Liffey
S'écrasent et prennent la poussière au crin du ciel
 quelques cheveux qui coulent sur toits même squares ou béton
Le galop du goudron vers l'océan par mon crâne des plumes indifférenciées qui
fusent des fleuves aux fumées
Les jours s'en vont sans âge au soleil rose sauvage sur ses phares son éternel
profilage
Chevaux sauvages par la river – Liffey rit qu'on lui passe par-dessus
 ça chatouille alors elle mouille jusqu'au port
 on lui caresse l'embouchure
S'en aillent les jours l'aiguille arougie porte le renouveau par pitié
 pierce le ciel all over Dublin
Les aiguilles demeure /nt la douleur au bout des oubliés au long des quais souillés
Chevaux not there anymore mais voitures et voitures & bicycles
 sauvages qui tournent reviennent repartent et tournent round and
round puis démarrent
Les visages lavés sauvageons
 s'en vont les jours ça vit ça effleure
 Rien nuages aux maisons aux façades sous l'eau
Dublin pleure some Liffey's larmes over & over les gens les journées
 ça vient never demeure

Goner

Je suis un partant
Sur les rues mes nuits mon navire planant
Aston Martin DB9 happée par le goudron
Canaux partout des voies
dans le ciel la terre qui luisent de lampadaires d'étoiles

Partant je suis un partant
Jamais loin toujours sur le départ
Suitcase in my hands me voyant de dos
les os encastrés dans le cadre la porte me voyant partir
Encore sur le départ
Suitcase full of pain suitcase plaine de rêves
O n I r I s M e S désamorçés / décalés

Mon Aston Special flottant sur le pas du monde
Onirisation de tous mes sens
Ses cadrans indiquent Major Tom
I'm a goner
He's the forgotten
C'est un junkie me voilà mes aiguilles pour contempler le temps
pendu

Goutte du sang des Highways là-haut
Je suis un partant un pas dans la maison l'autre dans la terre sans plus de terre
V
I D
E

Eyes vers l'espace

Cadillac Comet s'écrase crash dans mon jardin
Retour du Loner Comeback du Starman
Everyone has a blackstar qui jamais n'a fait signe là-bas

Je suis un partant je crois
Aston au garage
Du pas de la porte mes pas dans Liffey
Mes yeux dans son courant vers l'océan à bras étendus
Les oreilles par la nuit
Partant mon corps dans le flux
Je suis en ascension partant
Un pas toujours dans la porte / maison
pourtant

Celezenka V - Sorry about moi

I'm a failure fêlure programmée
unexpected dans circuit existentiel inexistant
cotoneux poids accumulé de poisse mise en
déroute du system by ma seule tombée dans cette
cyber-société

Mon nom non codifié dans la séquence du
vôtre je pleure des virus en masse je
tente l'intégration je jure pacifism mais il
n'y a que retour d'anti-virus

« E r r o r . E r r e u r . System detects
Virus : // C. E. L. E. Z. E. N. K. A. | V |

Send spleen bombs bombed my being vous
m'en voulez terriblement j'injecte only un
peu de mon ADN in yours mais que faire. Rien
de moi n'a à faire selon vous avec vous systèmes
trop performants

Destroying virus : proceeding

I M M I N E N T . I M M I N E N C E .
; - - - Send HATE - - - Virus - - - KICKED OUT - - - ;
// C. E. L. E. Z. E. N. K. A. | V | : a n n i h i l é

Nouveau virus detected :
<3 Still there. Encore. Send Love Please ...
Je hate me <3

Ilias

par Douna Loup

Elle est née là, Ilias,
près de la forêt dans la maison de l'ancienne gare du petit hameau
elle a grandi collée à la forêt tout proche
les biches venaient dévaster les choux du jardin, les sangliers défonçaient les
barrières
et les villageois étaient là, tranquilles
à mettre le foin en tas, à ramasser les courges
ils savaient parler aux instincts sauvages, ils acceptaient d'accueillir les bêtes jusque
dans leur jardin.
Ils savaient que c'était eux les invités, eux qui étaient venus se loger au coeur du
territoire des animaux. Ils acceptaient de leur rendre leur du.
Le hameau se groupait autour d'une chapelle.
Ilias aimait cette rue et sa chapelle au bout,
elle vivait près de la forêt,
une source passait derrière sa maison, la chapelle restait tout le jour ouverte, il n'y
avait pas souvent de messe mais elle allait parfois simplement rêvasser, regarder la
lumière trembler sur les vitraux et chuchoter sur les bancs de bois, seule, assise,
observant le calme créé par le lieu.
Ilias.

Elle a douze ans.
Elle part marcher seule et ses parents lui font confiance. Elle marche jusqu'aux
vieux chênes du tertre. Les immenses. Elle les salue sans mot, elle s'assoit à leur
pieds, elle regarde leurs feuilles.

Il ne se passe rien.
Elle y va très souvent. Il ne se passe rien que l'on puisse raconter. Pourtant entre
Ilias et les vieux chênes beaucoup de murmures, de caresses et de feuilles, beaucoup
de paroles de mousses et de mots écorces. Elle aime partager leur silence. Elle s'y
sent en sécurité. Elle aime se fondre dans leur lenteur, elle y trouve un calme secret.
Et puis un jour, elle rentre à la maison, un jour comme d'habitude, elle rentre à
la maison et le visage de son père est tout ravagé, le visage de son frère est tout
effondré et elle apprend que sa mère est tombée, morte, elle est couchée dans sa
chambre.
Le docteur dit que son coeur s'est arrêté.
Ilias et le père et le frère se regardent et se tiennent les mains.
Ils ne savent pas comment parler. Ils ne disent rien. Ils ferment les yeux.

La chapelle accueille le cercueil, c'est le père qui l'a fabriqué avec du vieux chêne.
La mère a été vêtue de sa robe de fête et on joue les musiques sur lesquelles elle a
aimé danser.
Tout le monde pleure et tout le monde sourit.

Ilias chante.

Le père parle un peu de sa femme.

Le frère dessine et pose ses dessins sur la boîte de bois qui ferme le corps.

La forêt est là, partout, se dit Ilias, la forêt entoure le corps de ma mère avec ce vieux chêne cercueil, avec les bancs de châtaigniers, avec les pommes de pins dans mes poches.

Et Ilias se sent rassurée, la forêt est présente.

La forêt s'est infiltrée dans ce jour, elle vibre dans la chapelle, elle soutient le corps des vivants et le corps des morts.

Mais ensuite lorsque le cercueil est lâché dans la terre profonde du cimetière,

lorsque l'on se dit plus jamais son odeur,

plus jamais son visage, plus jamais sa voix ni ses mains,

alors Ilias n'est plus rassurée, elle est en colère,

et elle crie en courant jusque dans la forêt,

jusque dans le coeur foisonnant de la forêt,

ce coeur qui ne peut pas lui, s'arrêter de battre,

comme ça en un instant, en plein jour, pour rien.

Et elle se couche dans le coeur palpitant de la forêt.

Tout le village est inquiet.

Il fait noir et on la cherche partout en criant son nom.

Ilias n'a pas été retrouvé et son père et son frère ont dormi au salon devant la cheminée. Ilias a été retrouvée le lendemain, sous les chênes, blottie, et elle n'a pas voulu bouger ou dire un mot.

Le père et le frère apportent à Ilias une tarte au poireaux et des noix et des pommes.

Ils mangent ensemble dans la forêt et Ilias ne parle toujours pas

mais elle mange avec appétit.

Et puis le soir arrive et le père dit, il faut rentrer.

Mais Ilias s'accroche aux arbres et plante ses pieds dans la terre.

Et le père a beau parler, raisonner et chercher ses mots

Ilias ne veut rien entendre et son corps en entier reste planté dans la forêt.

Le père finit par lâcher prise, il part avec fatigue, si tu veux dormir dehors,

fais ce que tu veux après tout, ce n'est pas moi qui vais avoir froid.

Le frère apporte trois couvertures à Ilias et il repart dans la maison.

Ilias dort sous les chênes et le matin avec son frère qui est venu la voir,

elle mange du pain.

Cela dure. Cela prend sa place dans le quotidien du village.

Ilias ne bouge pas de son petit cercle de forêt dense. Elle a une sorte de nid bien aménagé aux pieds des grands chênes.

Elle mange ce qu'on lui apporte et sourit beaucoup mais cela fait deux mois maintenant, depuis le jour de l'enterrement, que l'on ne l'a pas entendue dire un mot.

Son père parfois, vient et s'énerve, le pourpre au joue

il augmente sa voix comme si redoubler de volume sonore

allait aider Ilias a retrouver l'usage des sons.

Mais rien n'y fait et cela le désespère de la regarder murée de silence,
souriante parfois mais aussi mutique qu'une lune.
Ilias vient dans les bras du père, elle s'y blottit et roule son cou entre ses grandes
mains.
Et puis son père lui dit, vient prendre un bain Ilias, tu es sale comme un animal,
viens au moins une fois par semaine prendre un bain à la maison s'il te plaît...
mais elle glisse vers le sol après ce câlin, elle secoue la tête, elle se met à chercher
des cailloux et alors elle est à nouveau partie, elle n'entend plus rien.
Et le père en haussant les épaules finit par rentrer chez lui.
C'est peu après ces deux premiers mois que la biche blessée a fait son apparition.
Ilias a soigné sa patte écorchée.
Elle lui a apporté de l'herbe et de l'eau et la biche une fois rétablie est restée.
Lorsque Ilias a des visites, la biche s'éloigne, se cache un peu plus loin et puis
revient une fois le visiteur parti.

Le père a peur.
Il se dit, elle devient folle, elle ne reviendra jamais,
l'hiver va arriver et elle va mourir de froid dans la forêt.
Je ne supporterai pas qu'elle meurt elle aussi.
Alors le père va la chercher et il la porte sur son dos, de toutes ses forces elle se
débat, mais il lui tient les jambes, elle frappe son torse et il finit par lâcher, Ilias
regarde son père, elle ouvre la bouche, elle le regarde et elle lui demande pourquoi
tu fais ça. Il a dit l'hiver va arriver, je ne veux pas que tu meurs de froid dans la
forêt.
Elle a dit je ne vais pas mourir.
Elle a dit je suis bien sous les arbres.
Il a dit il va faire froid.
Elle a dit, la biche est là, elle me réchauffera.
Il a dit mais ce n'est pas possible.
Elle a dit alors construit moi une cabane.

Le frère et le père ont reçu l'accord du village pour construire une cabane.
Une petite cabane de planches, toute décorée de mousses, de feuilles et de
branchages. Ilias veut que ça se fonde dans la forêt.
La biche peut y entrer.
Il y a un petit poêle et une réserve d'eau.
Ilias peut même faire chauffer de l'eau et se laver.
Elle s'y sent très bien.

Le père est rassuré.
Le frère vient parfois dormir avec Ilias.
Ilias est d'accord de venir aider aux champs un jour sur deux.
Elle parle un peu. Vraiment pour le nécessaire. Mais le père est rassuré.
La biche vient aux champs avec Ilias. Elle s'est habituée.
Elle accepte de porter des sacs de patates.
Et puis des villageois commencent à chuchoter.

Au début personne n'ose vraiment en parler, mais plusieurs d'entre eux se sont réveillés en pleine nuit, ont entendu du vacarme et ont vu Ilias a califourchon sur la biche passer en trombe dans le village.

Mais ils n'osent pas en parler, de peur d'être pris pour des fous.

Et puis une nuit c'est Madeleine qui entend du bruit dehors et elle sort et elle voit Ilias sur le dos de la biche, Ilias qui chante en cueillant des fougères.

Elle se penche, les attrape et puis se hisse de nouveau sur le dos de la biche qui attrape les fougères de ses mains. Et puis la biche accélère, elle part en courant vers la forêt, sautant les ruisseaux, dévalant les pentes, se laissant à nouveau engloutir par la nuit.

Le lendemain tout le village a entendu l'histoire.

Et les langues se délient, et on se dit que ce n'est pas possible, une biche n'est pas assez forte pour porter une jeune fille, mais on se dit aussi que l'on n'a pas rêvé, c'est bien la vérité, et puis un petit comité se met en marche vers la forêt.

Madeleine frappe à la porte de la cabane.

Ilias sort de derrière un buisson un peu plus loin, elle dit, Bonjour.

Madeleine demande, où est la biche ?

Ilias répond elle est allée boire.

Madeleine lui dit l'avoir vu sur son dos, et qu'on est inquiet, que c'est dangereux, une biche ce n'est pas un cheval.

On est inquiet pour la biche et on est inquiet pour Ilias, une chute est si vite arrivée, un accident, ce n'est pas prudent, vraiment.

Et Ilias les regarde, et elle ne dit rien, elle les regarde et puis elle rit.

Elle dit que sa mère est morte dans la cuisine, comme ça pour rien, parce que son coeur soudain a cessé de battre, alors qu'on ne me parle pas de prudence, ah vous pouvez garder votre prudence a dit Ilias, moi je vais vivre comme je l'entends, vraiment, je vous remercie de votre inquiétude, mais gardez seulement votre prudence, je n'en ai que faire.

La Madeleine est allée se plaindre d'effronterie chez le père d'Ilias.

Les villageois se réveillent la nuit pour voir de leurs yeux, voir la petite sur le dos de la biche. Mais ils ne voient rien et les jours passent.

Et les nuits passent.

Et Ilias vit toujours dans sa cabane, du moins elle y dort.

C'est l'hiver. Elle voit la nature mourir et se transformer.

Les dernières feuilles se décrocher.

La poussée végétale est en latence, comme figée.

Ilias regarde les troncs, le sol jonché de feuilles et le givre qui dessine le matin toute la forêt d'argent.

La nuit bien sûr, oui souvent la nuit, elle monte sur le dos de la biche pour se perdre avec elle dans les bois plus touffu.

Dans les bois plus loin, se laisser balloter sur le dos de la biche et traverser les équilibres de branches, les fouillis sous les pins et croiser des blaireaux, des renards ou des lièvres gris.

Le jour elle chante pour se réchauffer.

Elle frotte ses mains. Elle ramasse du bois pour les villageois.

C'est la meilleure faiseuse de petits fagots.

Une nuit, la Madeleine entend du bruit dans la chapelle, elle va voir ce qui se passe. Elle trouve la biche immobile avec Ilias debout sur son dos qui repeint en rouge la robe de Marie.

« Elle est trop triste, toute grise et décrépie, et puis c'est elle qui m'a demandé de la peindre ».

La Madeleine va se plaindre à son père le lendemain.

Ilias entend son père arriver de loin.

Il dit qu'il faut se tenir tranquille, les villageois sont gentils mais il ne faut pas pousser.

Ilias chante.

Le père continue son discours.

Ilias chantonne doucement.

Le père dit, après tout, cela n'a pas vraiment d'importance, et puis dans le fond tu as bien fait de repeindre sa robe.

Ilias lui sert les mains très forts et ils sont heureux tous les deux.

Au printemps suivant on voit bien que la biche porte un petit. On se demande comment tout cela va se passer.

Un jour le petit faon est né.

Le frère d'Ilias vient avec des gâteaux et du thé dans la cabane pour fêter l'arrivée du petit. Et puis comme la biche a du lait Ilias goûte le lait de la biche et le frère aussi. Et la biche reçoit du foin, de l'eau, des fruits.

Et le petit les fait rire, tout tremblotant qu'il est sur ses pattes.

Et la cabane est tellement pleine.

C'est le mois d'avril ou de mai. Il fait doux en tout cas. Les fèves gonflent dans le jardin du père.

La transformation d'Ilias et de son frère commence ensuite très rapidement.

Les poils sur tout le corps, les yeux qui s'agrandissent.

Et plus ils boivent le lait de la biche, plus ils dorment tous les quatre ensemble, plus leurs corps se mêlent et alors le frère ne quitte plus la cabane. C'est les beaux jours et le père ne s'inquiète pas.

Mais il ne sait pas que ses enfants se mettent à manger de l'herbe, que leur corps se transforment. Il ne sait pas que la biche et son petit découvrent un nouveau langage et que leur corps se transforment.

Plus les quatre dorment ensemble, plus il se mélangent, plus ils mangent ensemble, plus ils se transforment et bientôt on ne sait plus reconnaître Ilias de la biche et le frère du faon. Mais tous communiquent. Broutent. Courent. S'aiment. Rien.

Ils quittent la cabane, la cabane est vide et les villageois croient à une disparition.

Les quatre sont allés s'installer plus loin dans la forêt.

La Madeleine raconte qu'une nuit elle a entendu du bruit chez le père, et elle le jure, il y avait la biche et son petit dans le salon du père.

Dans le village personne ne l'a cru la Madeleine.

Et les quatre, ils vivent libres et fiers dans la forêt.

Pension Alpina

par Pierre Fankhauser

L'hiver.

Il y a la neige, bien sûr, qui s'est posée en haut. Il y a l'air qui souffle dans les vitres.

Quelque chose de sombre et de profond.

Parfois, des trouées de soleil presque blanches, éblouissantes.

Il y a ce qui renvoie à tout l'espace possible. Vierge. Mort. Pourtant habité.

Comme l'air est nettoyé par le froid, le regard circule plus vite, plus loin, se retrouve déjà à l'horizon.

En soubassement, il y a le vent qui tourne autour des étendues d'arbres et des groupes de maisons. Sous le vent, il y a l'obscurité toujours en train de venir.

Il y a surtout ce vide au milieu du paysage qui appelle les mots sans pour autant leur donner aucune prise.

Cette nécessité d'écrire l'espace, d'écrire le détachement, mais les mots se retrouvent seuls et séparés, tenus à l'écart les uns des autres par le froid.

Bien sûr, il serait possible de faire appel au souvenir. Bien sûr. Mais lui non plus ne trouverait de prise dans cet horizon qui ne cesse de s'ouvrir tout en restant immobile.

C'est l'entier de cet espace qu'il faut se mettre à l'intérieur pour que les mots puissent y adhérer. Tant que l'espace restera d'un côté et l'écriture de l'autre, aucune rencontre ne sera possible, aucun récit ne pourra être fait.

Commencer par l'image de cette maison et de ces montagnes, par ces indications en haut de l'image : un ancrage dans le lieu, un ancrage dans le temps, un endroit auquel il est possible de se raccrocher.

Le 24 février 2009,
16 heures 28 minutes et 5 secondes

Le coin supérieur droit de la photographie indique le moment de la prise de vue : le 24 février 2009 à 16 heures 28 minutes et 5 secondes. Au coin supérieur gauche, le nom Pension Alpina est écrit en blanc et se détache, grâce à une ombre ajoutée à chaque lettre, du soleil très violent, blanc lui aussi, qui se trouve uniquement dans cette partie-là de l'image. Ce nom, Pension Alpina, fait très probablement référence à la maison située au milieu de l'image.

Séparés de l'espace blanc du coin supérieur gauche de la prise de vue par une diagonale effilochée, des nuages gris, de

plus en plus sombres, sont posés sur ce qui semble être une chaîne de sommets noirs. Étant donné l'épaisse couche de neige visible au premier plan, les pentes de ces montagnes en arrière-fond doivent être si raides que le manteau neigeux n'y adhère pas.

Sur la gauche de l'image se trouve un chalet noir en diagonale par rapport à l'objectif. Le contre-jour associé à la qualité médiocre de la prise de vue, sans doute une webcam bon marché, ne permet pas de déterminer si ce chalet possède ou non des fenêtres.

Un peu en retrait, dans la même diagonale, à gauche du centre de l'image, prend place la Pension Alpina avec son toit enneigé, ses murs de pierre au crépi gris, ses deux étages de volets sombres, son soubassement blanc.

Quelques arbres noirs sont plantés à droite du bâtiment, devant son balcon en profil perdu, le long d'une route qui se rapproche d'eux en diagonale depuis le coin inférieur droit de l'image avant d'amorcer un virage sur la gauche et de se perdre derrière les ramures dépourvues de feuilles.

Devant la pension par rapport l'objectif, trois voitures sont garées dans la neige. Même si la lumière ne permet pas de s'en assurer, l'espace semble dégagé à cet endroit-là pour former un parking. Le toit de l'une des voitures est surmonté d'un coffre à skis.

Tout le quart inférieur gauche de l'image est occupé par une étendue de neige qui semble en légère pente. Des traces, très vraisemblablement des traces de pas, constellent la couche blanche. Un L noir posé sur le dos fait penser à une fontaine, difficile de s'en assurer à cause de la distance.

Dans le coin inférieur droit de l'image, se trouve l'arrière d'une autre maison, un mur beige sans fenêtres, un toit en pente lui aussi recouvert d'une épaisse couche de neige.

Derrière le toit de cette maison, une tache noire évoque une voiture circulant sur le côté droit de la chaussée. Peut-être que cette voiture était garée à côté des trois autres devant la Pension Alpina et qu'elle vient de démarrer. Peut-être qu'elle arrive depuis plus bas, pour autant qu'il soit possible d'arriver depuis plus bas, ou alors d'une autre vallée.

La prise de vue ne permet bien entendu pas de déterminer la vitesse du véhicule. Est-ce que ses occupants, si tant est qu'ils soient plusieurs, rentrent chez eux après une belle journée de ski ? Est-ce qu'ils cherchent un endroit pour dormir après qu'il leur a été répondu que la Pension Alpina était complète ? Est-ce qu'ils sont en train de fuir ? Mais, dans ce cas, de fuir quoi ? De fuir qui ?

Le 25 février 2009,
15 heures 38 minutes et 4 secondes

Le ciel au-dessus des sommets en arrière-plan est dégagé, sans être pourtant tout à fait limpide. Une brume à la trame horizontale est posée devant le bleu qu'il est possible d'apercevoir, plus pur, grâce à des interstices sur la droite de l'image, juste en dessous des indications au sujet de la date et de l'heure de la prise de vue.

Cachés par des nuages dans l'image précédente, les sommets sont à présent dégagés et blancs. La lumière déjà latérale dessine plus précisément les plis de leurs épaules, les plis des vallées qui les séparent. Leurs pentes semblent moins abruptes que ce que pouvait laisser imaginer la première prise de vue : elles sont à l'évidence en grande partie recouvertes de forêts et leurs nuances de gris et de brun permettent de faire la différence entre les zones où poussent des arbres, sans doute des conifères, et les falaises. Des taches blanches se retrouvent çà et là.

Au premier plan, la direction du soleil à cette heure-ci permet de mieux voir les détails du chalet sur la gauche, vraisemblablement une grange. La façade orientée vers l'objectif est constituée de planches verticales de plus en plus foncées à mesure qu'elles se rapprochent du sol. Elles ont dû être mangées peu à peu par le soleil. Posée par terre à l'horizontale, une échelle verte ou peut-être une portion de clôture.

Devant la grange, quelqu'un a construit un bonhomme de neige. Contre le mur en diagonale qui fait face à la route sont empilés des cageots en bois, sans doute destinés à des fruits. Tout près de la Pension Alpina se trouve aussi un parasol bleu, refermé, certainement l'un de ceux qui arborent une publicité pour des marques de boissons ou pour des glaces.

Le soleil a dû être vif durant toute la journée : de longs glaçons pendent du toit de la pension au-dessus de la façade orientée vers l'objectif. Là aussi, la direction de la lumière permet de mieux détailler ce mur-ci. À gauche du premier étage se trouve un balcon, qui n'était pas visible dans la première prise de vue, au-dessus d'une porte qui doit probablement être la porte d'entrée.

La façade en profil perdu orientée vers la route est elle aussi mieux exposée à la lumière dans cette image et comporte non pas un, mais deux balcons : le deuxième, tout petit, se trouve juste sous la pointe du toit, devant une seule porte-fenêtre. Au coin de la pension, presque exactement au centre de l'image, est accroché un panneau rond, sans doute éclairé la nuit, qui doit certainement arborer l'écusson d'une marque de bière locale. Juste en dessous, un autre panneau horizontal et blanc

porte à n'en pas douter la mention Pension Alpina. Mais un zoom sur ce point précis ne permet pas d'en savoir plus : l'image, de trop mauvaise qualité, pixélise immédiatement.

Trois voitures de couleur sombre sont garées devant la pension : des breaks, sans doute les mêmes que sur l'image précédente. Dans la portion du parking la plus proche de l'objectif, la neige a été dégagée sur un espace correspondant à deux ou trois places.

De l'eau a coulé sur la route en arrière des trois arbres qui bordent la chaussée. Très vraisemblablement une belle plaque de verglas en préparation dès la nuit tombée, dans un peu moins de deux heures.

Sur la neige dans le quart inférieur gauche de l'image, la lumière rasante permet de mieux voir de nombreuses traces de pas ainsi que d'autres, rectilignes, qui pourraient être celles de luges, de bobs ou de skis.

Le toit de la maison située dans le coin inférieur droit de l'image montre également des traces de pas : le long des pentes en direction de son faite et le long de son faite en direction de la route. Mais le bord droit de l'image empêche de savoir si les personnes se sont aventurées jusqu'à la verticale de la chaussée, peut-être pour une mission d'observation, ou si elles se sont arrêtées avant.

Le 25 février 2009,
17 heures 24 minutes et 51 secondes

Toute la lumière a dû être avalée par un sommet en arrière de l'objectif étant donné que, contrairement au tiers supérieur de l'image où la neige des sommets brille d'un jaune resplendissant, les deux tiers inférieurs sont partagés entre un gris bleuté pour les parties recouvertes de neige et différentes nuances de noir pour le reste. Seule la façade de la Pension Alpina orientée vers l'objectif arbore un beige qui rappelle en mode mineur l'éclat des sommets en arrière-fond.

Un nouveau break de couleur claire surplombé d'un coffre à skis est garé non pas dans l'espace à côté des trois autres voitures déjà stationnées devant la pension, mais derrière le véhicule du milieu. De l'autre côté de la chaussée, l'avant d'une voiture dépasse d'un bouquet d'arbres coupé par le bord droit de l'image.

Pourquoi est-ce que le ou les occupants du break de couleur claire n'ont pas utilisé l'une des places libres à côté des autres véhicules ? Est-ce pour s'assurer de la présence du ou des occupants du véhicule bloqué afin de régler des comptes à l'intérieur de la pension au sujet d'un dépassement imprudent sur cette étroite route de montagne ? D'une place

de parc volée sur le parking d'une station plus haut dans la vallée ? D'un accident sur les pistes impliquant peut-être un enfant ?

L'eau qui a dégouliné sur la chaussée brille du même gris bleu que le reste de la neige alentour, à peine plus blanc.

Le 25 février 2009,
18 heures 43 minutes et 32 secondes

Le manque de lumière confère à l'image une qualité encore plus médiocre que les précédentes. Des lignes horizontales la traversent, d'abord dans le ciel où elles alternent le bleu sombre et le violacé, dans les sommets en arrière-plan où elles alternent le gris et le noir, dans la neige des toits où elles alternent le gris et le blanc bleuté en laissant parfois échapper quelques pixels roses perdus dans la masse, pixels qui ne peuvent certainement pas provenir des reflets du dernier soleil.

La façade de la Pension Alpina orientée vers l'objectif offre un aplat de couleurs mélangées, un pétilllement de roses, de bleus et de beiges, vraisemblablement dû au bruit généré sur l'image par la faible quantité de lumière. L'ensemble du panorama fait penser à l'impression d'une imprimante à jet d'encre dont les toners seraient en bout de course.

La tache de lumière jaune, carrée, au centre de l'image, attire l'œil. Il s'agit d'une fenêtre au rez-de-chaussée de la pension, à droite de la façade orientée vers l'objectif. Étant donné l'heure et les autres fenêtres illuminées dans la façade en profil perdu dirigée vers la route, il doit certainement s'agir de la salle du restaurant. La vitre carrée de la porte sur la gauche est également illuminée en orange, peut-être un reflet de la salle commune à travers les couloirs.

La neige entre la pension et les arbres qui bordent la chaussée à sa droite est baignée de jaune. Au milieu de la tache de lumière rectangulaire, dont un examen plus approfondi montre qu'il s'agit en fait de quatre bandes parallèles qui correspondent aux quatre fenêtres en profil perdu, se trouve un point noir, bien trop gros pour être un chat. Il pourrait s'agir d'une forme humaine, en position fœtale dans la neige.

Que ferait-elle là ? Les gens en train de manger devraient être en mesure de l'apercevoir et de donner l'alarme. À moins, bien entendu, qu'ils aient quelque chose à voir avec cette chute depuis l'une des fenêtres. Mais il s'agit certainement d'un buisson, d'un caillou ou d'un autre animal.

Des particules de lumière jaune dessinent les carrosseries et les vitres des voitures stationnées sur le parking devant la Pension Alpina. Le véhicule plus clair est toujours garé au

même endroit, empêchant le départ du break de couleur foncée.

Les trois chalets situés à droite de la pension en contrebas de la route en arrière-plan, qui n'avaient pas jusqu'alors attiré l'attention, sont eux aussi illuminés, de manière assurée pour deux d'entre eux, donc très probablement habités.

La voiture stationnée à l'abri du bouquet d'arbres de l'autre côté de la chaussée est toujours là, dans l'ombre.

Le 25 février 2009,
19 heures 38 minutes et 46 secondes

Tout le tour de l'image est d'un noir uni, uniquement troué de quatre ou cinq points blancs dont il est difficile de dire s'il s'agit de lumières, de reflets sur l'objectif ou simplement de défauts de la prise de vue.

La photographie est organisée autour d'une source de lumière blanche en son centre, très violente, qui évoque un trou dans une diapositive laissant voir directement la lumière du projecteur. Il doit s'agir du panneau rond arborant l'écusson d'une bière locale, mais rien ne permet de le prouver.

Une lampe est allumée au-dessus de la porte d'entrée, à gauche de la façade de la Pension Alpina orientée vers l'objectif. Elle fait concurrence au foyer lumineux central de l'image, mais dans un ton plus orangé.

La lumière dans la neige devant la pension est mélangée de blanc et de jaune. La tache noire qu'il était difficile de déterminer évoque à présent un petit sapin, peut-être planté là en prévision d'un Noël à venir ou, qui sait, pour commémorer une naissance ou une mort. Le bout de la langue de lumière dessine un rectangle blanc sur la route en arrière des arbres. Trop parfaite, cette forme fait penser à un défaut de la prise de vue.

Des éclats d'un blanc verdâtre indiquent les pare-brise et les carrosseries des voitures garées devant la Pension Alpina. Un point blanc plus loin sur la droite révèle peut-être la voiture plus claire stationnée derrière l'un des breaks de couleur foncée.

De l'autre côté de la route, un minuscule point blanc pourrait correspondre au plafonnier de la voiture garée sous l'arbre. Mais peut-être s'agit-il, là aussi, d'un reflet ou d'un défaut de la prise de vue.

Le 25 février 2009, 23 heures 35 et 20 secondes

L'image est presque entièrement noire. En son centre,

quatre points lumineux : deux fenêtres de la façade en profil perdu, sans doute celles du restaurant, qui étalent dans la neige vers la droite leurs bandes d'un jaune verdâtre, une petite tache brune qui devrait correspondre à la fenêtre du rez-de-chaussée à droite de la façade de la Pension Alpina orientée vers l'objectif, et un dernier carré de lumière sur la gauche, orangé, qui pourrait être la vitre de la porte d'entrée.

Tout en haut de l'image, à la verticale de ce dernier carré orange, se trouve un point blanc, peut-être un défaut de l'objectif.

Quelques pixels rouges sont éparpillés dans le quart inférieur droit de la prise de vue, sans doute des impuretés de l'image. Mais si tel n'est pas le cas, ces points rouges pourraient correspondre à des cigarettes en train d'être fumées par des individus debout dans la neige devant la Pension Alpina. Un zoom permet de voir qu'il y en a quatre : un groupe de trois et un quatrième un peu en retrait, presque au bas de l'image. Il y a aussi deux pixels violets et un pixel blanc, difficiles à expliquer : d'autres impuretés de l'image ? Des reflets ? Mais de quoi ?

Une fois mis de côté ces éléments perturbateurs – mais peut-être que quatre personnes sont réellement en train de fumer devant la pension, quatre personnes en train d'attendre –, le carré de la porte attire l'attention. Un zoom au maximum ne permet pas de dépasser un mélange de jaune, d'orange et de rouge. Au contraire, les pixels grossissent sans révéler quoi que ce soit de la forme qu'ils reproduisent : il pourrait s'agir d'une affiche collée derrière la porte, d'une personne, peut-être même, avec un peu d'imagination, d'une femme nue.

Le zoom au maximum a multiplié les présences dans le noir autour du carré au centre de cette portion de l'image : beaucoup de pixels violets, rouges, vert militaire, bruns, autant d'yeux ouverts d'un seul coup dans la nuit, tous braqués sur la vitre de cette porte, braqués sur ce qu'elle révèle en transparence. Mais, bien entendu, la piètre qualité de la prise de vue offerte par la webcam bon marché empêche de discerner quoi que ce soit d'autre.

Un balayage sur la droite, en direction de la voiture garée de l'autre côté de la chaussée, ne révèle rien de plus. Juste un pixel violet, impossible à interpréter.

Le 26 février 2009,
2 heures 1 et 55 secondes

L'image est entièrement noire.

Les quatre pixels rouges, les deux pixels bleus et le pixel blanc dans le quart inférieur gauche de l'image sont toujours là. Il doit s'agir d'imperfections de l'objectif : il serait peu

probable que les fumeurs aient gardé exactement la même position depuis la prise de vue précédente.

Différents zooms au maximum ne permettent pas d'apprendre quoi que ce soit. Ils ne font qu'ajouter à la confusion de l'ensemble en multipliant les nuances de gris des pixels mal informés à la fois par le manque de lumière et la mauvaise qualité de la caméra.

Le 26 février 2009,
12 heures 31 minutes et 43 secondes

Le temps est couvert, mais les nuages laissent de toute évidence percer le soleil : les traces découpent des ombres nettes au milieu de l'étendue de neige dans le quart inférieur gauche de l'image.

Il n'y a plus que deux voitures garées devant la pension : un break de couleur sombre surmonté d'un coffre à ski et une voiture plus claire, sans doute grise. Difficile de dire si ce second véhicule se trouvait à cet endroit dans les images précédentes étant donné que le break stationné en première position à partir de l'objectif masquait en grande partie la voiture située en deuxième position.

La neige sur le toit de la maison dans le coin inférieur droit de l'image brille comme de l'intérieur sous les rayons du soleil, une ombre très nette est projetée sur la gauche du bâtiment. Étant donné l'heure, la caméra doit pointer vers l'est.

La voiture qui était garée de l'autre côté de la route n'est plus là. Est-ce que son départ est en lien avec celui du break de couleur foncée stationné dans le parking en première position par rapport à l'objectif ?

Le bonhomme de neige construit devant la grange penche un peu sur la droite.

Un zoom au maximum ne permet pas de détecter un nombre significativement plus grand de traces dans la neige. L'hypothèse de fumeurs en conciliabule nocturne est par conséquent à écarter de manière définitive.

Le 26 février 2009,
15 heures 51 minutes et 6 secondes

Cette image est presque en tous points similaire à la précédente, à ceci près que la voiture claire a disparu et qu'il ne reste plus que le break de couleur foncée sur les places devant la Pension Alpina.

Le seul sommet encore éclairé directement se situe

le plus à droite sur la chaîne en arrière-plan. Il s'agit sans aucun doute du plus élevé, même si une illusion d'optique due à son probable éloignement donne l'impression qu'il se trouve exactement à la même altitude que les autres.

Un zoom au maximum montre que le bonhomme de neige devant la grange tend le bras droit vers le ciel. Sa tête et son bras gauche orienté vers le sol ont la couleur de la chair. Un groupe de pixels noirs dessine une bouche ouverte dans un cri, alors que d'autres pixels noirs pourraient être des cheveux, peut-être bouclés, coiffés en un chignon dirigé lui aussi vers le ciel.

Une fois que l'image a retrouvé sa taille normale, il est devenu impossible de ne pas voir cette femme penchée en arrière en train de hurler. Est-ce qu'elle a pris la place du bonhomme de neige ? Est-ce que son cadavre congelé a été planté devant la grange par l'un des occupants de la pension ? Est-ce qu'elle était là depuis le début sous une couche de neige tassée, une carotte dans la bouche ?

Le 26 février 2009,
18 heures 4 minutes et 45 secondes

Presque au centre de l'image, un point de lumière rond contraste avec les gris uniformes du soir. Il s'agit vraisemblablement d'une lampe située à l'angle des deux façades de la Pension Alpina visibles depuis l'objectif, juste au-dessus du rez-de-chaussée. Cette lampe permet sans doute d'éclairer le chemin qu'il est à présent possible de voir monter en diagonale depuis le parking jusqu'à la porte d'entrée. Le fait que ce chemin soit maintenant d'un gris foncé, sans doute à cause du sel jeté sur la neige par les propriétaires ou exploitants de la pension, permet de mieux comprendre l'agencement des lieux.

Ce point noir devant la pension, qui avait pu faire penser à un animal, à un petit sapin voire à un cadavre couché en boule dans la neige, n'est peut-être finalement qu'une simple boîte aux lettres plantée au bord du chemin. Sa forme, un peu étrange, rappelle celle de l'oiseau utilisé comme logo par Twitter.

Toujours une seule voiture devant la pension : le break de couleur foncée surmonté de son coffre à ski.

La femme bonhomme de neige continue de hurler, penchée sur le côté. Un zoom au maximum ne donne pas plus d'informations que dans la prise de vue précédente.

Une voiture est à nouveau garée de l'autre côté de la route, l'arrière en direction de la chaussée.

Le 26 février 2009,
19 heures 21 minutes et 46 secondes

La moitié supérieure de l'image est entièrement noire, exceptées les indications inscrites en blanc : Pension Alpina et 2009-02-26 CET 19:21:46.

La moitié inférieure de l'image est structurée par une boule de lumière blanche qui, à l'échelle du bâtiment, doit mesurer entre deux et trois mètres de diamètre.

Cette boule éclaire le sol devant la Pension Alpina en direction de l'objectif, elle donne à la neige une teinte à la fois jaune et verte, propre aux lumières utilisées par les soucoupes volantes dans les films des années 70. Le manteau neigeux devant la pension évoque une chaîne alpine en miniature, comme si l'objectif se trouvait au-dessus des nuages ou sur un sommet très éloigné. Mais la taille de la pension dissout cette interprétation et rend aux éléments leurs proportions d'origine.

Les reflets sur les carrosseries permettent de distinguer deux voitures garées sur les places devant la pension. La lumière qui est projetée sur la neige entre le bâtiment et la route est d'une couleur verdâtre, malsaine. Toujours le même rectangle de lumière blanche difficile à comprendre entre les arbres et la chaussée.

À droite de la façade en profil perdu, à la hauteur de la pente du toit la plus éloignée de l'objectif, se trouve un point rouge entouré d'un halo translucide, rouge lui aussi, dont les bords sont clairement définis par une fine ligne du même rouge. La première idée qui vient à l'esprit est celle d'un viseur au laser pointé sur la webcam, mais il s'agit peut-être, plus prosaïquement, du phare arrière d'une voiture en train de monter sur la route et de passer, à ce moment précis, derrière le mur de la Pension Alpina.

Un zoom au maximum sur le bonhomme de neige permet de voir une tête à présent droite surmontée d'un cône noir qui évoque un chapeau de sorcière. Le bras gauche du bonhomme est levé comme pour lancer un sortilège et une lumière bleue sous son bras droit évoque un écran de téléphone portable.

Le 27 février 2009,
3 heures 43 minutes et 25 secondes

L'image est entièrement noire, mis à part les habituels pixels défectueux.

Il pourrait tout à fait s'agir d'un ciel nocturne avec ses constellations. Il serait possible d'associer entre elles les étoiles

rouges, les étoiles violettes, moins nombreuses, les étoiles vertes et les étoiles blanches, presque inexistantes.

La Pension Alpina doit se trouver au milieu de l'image, mais il n'y a absolument aucun moyen d'en être tout à fait sûr. Quelqu'un aurait pu tourner la caméra vers le ciel ou dynamiter l'ensemble du bâtiment.

Le 27 février 2009,
11 heures 49 minutes et 45 secondes

Un brouillard épais noie tout le haut de l'image. Les coins supérieurs sont plus sombres, comme dans une vieille photographie, mais il s'agit probablement d'un défaut de l'objectif. Le mur arrière de la maison en bas à droite, indéniablement beige, évacue l'hypothèse d'une pellicule en noir et blanc mal développée.

La grange et la Pension Alpina ont l'air soudées, elles semblent ne faire qu'un seul bâtiment. La route se perd dans le brouillard, elle pourrait s'arrêter là, ne plus donner sur rien, ne plus continuer sur aucun autre village, aucun autre col, aucune autre vallée.

Le parking devant la pension est vide. Une rapide recherche révèle que le 27 février 2009 correspond à un vendredi. Peut-être le jour de départ pour les touristes qui, étant donné la météo déplorable, ont préféré ne pas s'attarder.

Un zoom sur le bonhomme de neige permet à peine de le distinguer, totalement blanc devant le fond d'un gris légèrement plus foncé.

Tous les éléments de l'image acquièrent la même importance, sont fondus dans le même plan. Une attente s'installe.

À la différence de la nuit noire, des formes sont visibles, mais aucune lumière ne permet de dire si les maisons sont habitées ou non. Il pourrait s'agir d'un village fantôme, d'un hameau délaissé dans une zone rendue trop inhospitalière par l'hiver, le froid ou les risques d'avalanche.

Rien ne se passe ici.

Le 27 février 2009,
15 heures 29 minutes et 13 secondes

Le soleil brille. Des restes de nuages sont accrochés aux sommets en arrière-fond ainsi qu'à mi-hauteur de leurs pentes. Ce sont peut-être ces mêmes nuages qui entouraient la Pension Alpina dans l'image précédente.

La chaîne de montagnes qui délimite le tiers supérieur

de l'image semble plus éloignée : quelque chose d'himalayen ou d'andin, des promesses de kilomètres et de kilomètres dépourvus de la moindre zone habitée, espace ouvert aux conquêtes et prêt à en finir avec les explorateurs au moindre faux-pas. Plus aucune trace. Des corps découverts par hasard par d'autres explorateurs tout aussi téméraires des dizaines d'années plus tard.

Un peu de ciel bleu se devine par lambeaux dans le haut de la prise de vue.

Trois voitures sont garées sur les places devant la pension. Deux sont à l'évidence nouvelles : un petit véhicule de couleur sombre, de type Fiat Panda, un monospace gris dont la porte arbore un triangle foncé sur un cercle plus clair – sans doute un logo, mais le zoom ne permet pas d'en voir plus –, ainsi qu'un break noir stationné, contrairement aux deux autres véhicules, l'avant vers la route. Le break est surmonté d'un coffre à ski vraisemblablement beige, sans doute assez volumineux pour transporter le corps d'un adulte. Il s'agit très certainement de l'un des véhicules déjà observés à ce même endroit sur les prises de vue précédentes.

Un léger déplacement du zoom permet de lever une des inconnues au sujet du rectangle blanc aperçu de nuit devant les arbres à côté de la chaussée. Il s'agit selon toute vraisemblance d'un panneau lumineux indiquant le nom et sans doute les qualités principales de la Pension Alpina. Le zoom ne permet pas d'obtenir d'autres informations si ce n'est que le panneau semble arborer trois lignes de texte dont la première et la dernière pourraient être d'une couleur entre l'orange et le rouge alors que la deuxième serait dans les gris.

Le zoom permet également de découvrir la ligne blanche discontinue au milieu de la route ainsi qu'un poteau sur le bord de la chaussée, sans doute en bois, à la hauteur du panneau dont le secret vient d'être percé, un poteau à l'évidence orange puis noir puis orange, du type de ceux plantés le long des routes alpines pour délimiter les bas-côtés lorsque les chasse-neige ont construit de hauts murs blancs, ceci afin de limiter les risques de chute en dehors du trajet bitumé, en particulier de nuit, par exemple lorsqu'il est nécessaire de rouler à une vitesse supérieure à la normale, peu recommandée à cette altitude en hiver étant donné les forts risques de verglas. Mais certaines situations extrêmes poussent parfois à des conduites dénuées de toute prudence.

Le 27 février 2009,
18 heures 53 minutes et 0 seconde

Le ciel nocturne semble découvert. La neige des sommets en arrière-plan est d'un gris tirant sur le vert, la neige du

premier plan, d'un gris tirant sur le violet.

Les fenêtres du premier étage, celles qui semblent donner sur le restaurant, sont toutes illuminées d'un beau jaune à peine orangé qu'elles projettent sur la neige entre la pension et la route.

Étonnamment, aucun véhicule n'est stationné sur le parking devant la Pension Alpina. Les touristes sont selon toute vraisemblance en route vers leurs pays respectifs, ce qui serait plausible pour un vendredi soir. Mais peut-être que leur absence est due à une autre raison.

Pourquoi toutes ces lumières allumées si personne n'est là ? Les propriétaires ou gérants garent-ils leur véhicule à un autre endroit inaccessible à l'objectif, par exemple derrière la pension ? Auraient-ils allumé toutes les lumières de la salle du restaurant pour eux seuls ? Serait-ce une manière de donner envie à d'éventuels nouveaux convives de s'arrêter là pour la nuit ? Mais, dans ce cas, pourquoi le panneau de publicité tout comme la lampe qui éclairent le chemin menant au parking sont-ils éteints ?

Ces différents éléments laissent plutôt présager un départ en catastrophe. Mais pour quelle raison ? Qu'est-ce qui aurait pu pousser tous les occupants de la Pension Alpina à déserter ainsi les lieux en laissant la lumière dans la salle du restaurant ?

Dans ce cas de figure, le zoom n'est bien entendu d'aucune utilité. Il se contente de révéler, aux emplacements occupés par les différentes fenêtres, des amoncellements de pixels majoritairement jaunes, blancs et, pour certains, orange.

Il y a bien cette lumière blanche au rez-de-chaussée du chalet situé sur la droite en arrière-plan, en contrebas de la route, mais qu'en dire ?

Le 28 février 2009,
17 heures 22 minutes et 53 secondes

L'image est coupée en deux. Le tiers supérieur est dans les blancs bleutés, les verts et les ocres. Les pentes des sommets en arrière-fond sont encore réchauffées par le dernier soleil, alors que le premier plan est déjà dans une ombre bleue.

La prise de vue donne l'impression d'être le fruit d'un montage : le premier plan a été découpé dans un après-midi couvert et posé sur cette fin de jour. Seule l'eau qui dégouline sur la route en arrière des trois arbres devant la pension rappelle dans son reflet les couleurs du tiers supérieur : une manière de conférer tant bien que mal un peu de vraisemblance à ce trucage grossier.

Tout au fond du parking devant la Pension Alpina, un

break de couleur foncée qui ressemble beaucoup à celui déjà repéré à plusieurs reprises. Devant lui en direction de l'objectif, une autre voiture également de couleur sombre, plus courte, deux voitures claires, encore plus courtes et une voiture à la couleur indéterminée. L'avant d'une dernière voiture, foncée elle aussi, dépasse à peine de la neige accumulée sur le toit de la maison située dans le coin inférieur droit de l'image. Six voitures : un record.

Le bonhomme de neige a perdu sa tête, il ne forme plus qu'un cône tordu, assez triste à vrai dire.

Étant donné la présence de tous ces véhicules dans le parking, il est relativement étonnant qu'aucune lumière ne soit allumée dans la pension. Mais peut-être qu'il n'est pas encore nécessaire de s'éclairer à cette heure-ci ou que les occupants des voitures sont encore en train de skier ou de faire de la luge.

Le 1er mars 2009,
18 heures 15 minutes et 19 secondes

Temps couvert, de la neige sale et grise sur le parking devant la Pension Alpina.

Trois voitures sont garées là : l'habituel break foncé – est-ce qu'il appartiendrait aux propriétaires ou gérants de la pension ? –, une autre voiture d'un rouge foncé, peut-être celle qui était déjà là le soir précédent, ainsi qu'une voiture blanche, sans doute également déjà vue.

Une fraiseuse, probablement un modèle maniable à peine plus volumineux qu'une tondeuse à gazon, a jeté de la neige brune sur les monticules à gauche du parking.

Deux voitures, qu'on ne voit pas tout de suite à cause de leur couleur foncée, sont stationnées de l'autre côté de la route.

La fenêtre à gauche de la porte d'entrée est illuminée pour la première fois : s'agit-il de la cuisine ? Compte tenu de l'heure, ce serait envisageable. Il serait par ailleurs étonnant que cette fenêtre soit celle d'une chambre : la vue sur l'avant de la grange, ses tas de cageots et son vilain reste de bonhomme de neige serait sordide. Comme c'était à prévoir, un zoom sur la fenêtre bâtit un mur de pixels jaune, tirant sur le rouge dans les côtés, sur le vert dans le bas.

Une tache noire permet de découvrir le toit de la pension à nu autour de la cheminée centrale. Le chauffage a dû fonctionner à plein ces derniers jours pour se faire ainsi de la place dans l'épaisse couche de neige.

Le brouillard sur les sommets en arrière-plan acquiert tout d'un coup un aspect menaçant.

Le 2 mars 2009,
19 heures 35 minutes et 10 secondes

Mis à part les habituels pixels défectueux situés aux mêmes endroits, l'ensemble de l'image est noire à l'exception d'un groupe de taches lumineuses rassemblées en son centre, sur une ligne à peu de choses près horizontale.

Ces taches pourraient correspondre, dans l'ordre : à une fenêtre du premier étage à gauche de la façade de la Pension Alpina orientée vers l'objectif, à la fenêtre du rez-de-chaussée à droite de la même façade et, chose surprenante, aux deux fenêtres les plus éloignées de l'objectif dans la façade en profil perdu qui fait face à la route.

Comment se fait-il que seules ces dernières soient illuminées, plus faiblement que d'habitude, et pas les deux premières ? Se pourrait-il qu'il s'agisse non pas d'une seule salle de restaurant, mais bel et bien de deux pièces distinctes ? De plus, la fenêtre à droite de la façade orientée vers l'objectif étant elle aussi éclairée, cette salle, imaginée peut-être à tort comme étant celle du restaurant, pourrait donc en réalité se trouver composée de trois pièces autonomes.

Autre question : pourquoi la salle commune, pour autant qu'il s'agisse de la salle commune, est-elle aussi faiblement éclairée à cette heure-ci ? Est-ce que tous les convives ont déjà terminé leur repas du soir ? S'est-il déroulé un événement particulier qui a poussé tout le monde à quitter la pension ou, peut-être, à se retirer dans les chambres ? Mais pour y faire quoi ?

En arrière-plan sur la droite, presque sur la même ligne, deux autres lumières, l'une blanche, l'autre d'un jaune orangé, qui correspondent probablement aux chalets en contrebas de la route.

Soudain, le brouillard de pixels aux différents gris presque noirs prend une odeur : celle du feu de bois posé sur son lit de neige coupante.

Le 3 mars 2009,
14 heures 39 minutes et 34 secondes

La Pension Alpina est assise au milieu de l'image, fatiguée, dans une banale lumière grise qui la rend plus banale encore. Derrière elle, le brouillard est uniforme, il permet à peine de discerner les contours des chalets dans le fond, en contre-bas de la route.

Plus la moindre voiture dans le parking. Deux taches noires sur les places les plus éloignées de l'objectif doivent correspondre à l'endroit où deux véhicules étaient encore

stationnés peu de temps auparavant. Des arcs de cercle dans la neige montrent que les véhicules, du moins l'un d'entre eux, ont fait des manœuvres dans la partie la plus proche du parking afin de s'engager sur la chaussée.

Sans doute à cause du brouillard blanc, des câbles électriques ou plus probablement de téléphone apparaissent pour la première fois de manière distincte. Ils courent le long de la route depuis le bord droit de la photo jusqu'au poteau situé devant les arbres auquel est accroché le panneau de publicité lumineux pour la pension. Les câbles continuent jusqu'à un autre poteau en arrière-fond, lui aussi le long de la route, posé contre le mur de brouillard.

Un zoom pour s'assurer qu'un câble est bien dévié depuis le premier poteau jusqu'à la pension – oui, c'est bien le cas – offre une surprise de taille : une forme humaine est debout à l'extrémité la plus éloignée du balcon au premier étage de la façade en profil perdu dirigée vers la route.

Un zoom au maximum confirme la présence d'un torse et d'une tête. Ils sont d'un gris à peine plus sombre que celui du mur, mais, naturellement, la pauvreté des pixels ne permet pas de déterminer le sexe ni, a fortiori, de lire le visage de cette silhouette esseulée, la première depuis le début de cette veille.

Le 4 mars 2009,
6 heures 4 minutes et 5 secondes

À première vue, l'ensemble de l'image est noire à part un point blanc à droite de son centre, un point qui peut correspondre à la fenêtre de l'un des chalets en arrière-plan ou, mais c'est peu probable, aux phares d'une voiture en train d'arriver sur la route. Dans le cas du passage d'un véhicule, la lumière serait sans doute plus puissante et la chaussée serait éclairée en direction de l'objectif.

Quand le regard s'est fait à l'obscurité, il peut retranscrire une version fantomatique de la scène dont il a maintenant l'habitude. Il sait lire les surfaces recouvertes de neige dans les gris à peine plus clairs : d'abord le toit de la maison en bas à droite de l'image, puis le toit de la Pension Alpina, puis celui de la grange.

Un zoom au maximum révèle une zone plus sombre à l'endroit où devrait se trouver le parking, mais il est impossible de confirmer si cette zone correspond à une voiture, à plusieurs, ou simplement à de la neige qui aurait fondu sous les moteurs encore chauds des véhicules qui se sont arrêtés là depuis les dernières précipitations.

Face à ce déficit d'informations visuelles, les autres sens

construisent l'odeur de la neige, le froissement du vent juste avant le jour sur les croutes supérieures durcies par le froid. Une odeur de fumée, aussi, quelque part, mais très ténue, éloignée, presque imperceptible.

Le 4 mars 2009,
6 heures 15 minutes et 41 secondes

La première lumière d'avant le jour s'est installée. Elle révèle tous les bâtiments à leur place. Le point lumineux blanc près du centre de l'image est toujours là et provient très vraisemblablement de l'un des chalets en arrière-plan. Une voiture, le long break foncé surmonté de son coffre à ski ou à cadavre, est effectivement garée devant la Pension Alpina.

L'urgence vient des feux rouges de la voiture stationnée de l'autre côté de la route, a priori des feux de freins étant donné qu'une troisième lumière rouge, plus petite, éclaire le milieu de pare-brise arrière. Est-ce que cette voiture est en train de partir ? En train d'arriver ? Pourquoi si tôt ? Quelqu'un sur le point d'aller travailler en plaine ? D'aller chercher du pain ?

Non, quelque chose a dû se passer dans la Pension Alpina et cette voiture part chercher de l'aide. Ou fuit. Ou fait semblant d'aller chercher de l'aide. Ou fait semblant de fuir.

La façade de la pension en profil perdu dirigée vers la route donne l'impression d'être éclairée par un soleil levant, ou couchant. Les traces de lumière rouge sur les tas de neige au pied des arbres devant le bâtiment font une grande coulée de sang bue par les étendues bleuâtres.

Le soleil va venir, oui, il va venir.

Le 4 mars 2009,
6 heures 21 minutes et 21 secondes

Le jour s'est installé pour de bon dans une lumière encore verdâtre. Le long de la pente en arrière-plan à droite de l'image, une langue de neige horizontale apparaît entre les forêts noires. Il pourrait s'agir d'une route, peut-être de la continuation de celle qui passe à côté de la Pension Alpina. Le brouillard est en train de s'ouvrir sur le haut et sur la droite.

Comme le laissait prévoir la prise de vue précédente, la voiture garée de l'autre côté de la chaussée n'est plus là. Un espace libre de neige fondue montre où elle se trouvait quelques minutes auparavant. Mais le jour permet à présent d'apercevoir l'arrière d'un autre véhicule stationné à côté d'elle, plus proche de l'objectif.

Le bonhomme de neige, perdu de vue depuis quelque

temps, semble ne plus exister. La photographie, parcourue en tous sens à un niveau de zoom moyen, ne révèle rien de plus.

Cette langue de neige à travers la pente en arrière-plan sur la droite attire l'attention. Est-ce que la voiture qui vient de partir a emprunté la route qui donne l'impression de passer par là ? Est-ce qu'une route passe effectivement entre les arbres le long de cette pente ? Que pourrait découvrir quelqu'un qui entrerait à présent dans la Pension Alpina pour fouiller toutes les chambres une à une ?

Et si l'on pouvait sentir le froid de la neige, la morsure du bois de cette porte sur laquelle on taperait de toutes ses forces, plutôt que de se retrouver face à un vulgaire amas de pixels dont il est uniquement possible de faire varier la taille ?

Le 4 mars 2009,
6 heures 24 minutes et 38 secondes

L'ensemble de la lumière tire sur un vert malsain, presque vénéneux.

Est-ce un effet de l'éclairage ? La vallée semble s'ouvrir sur la droite dans l'arrière-plan, comme s'il y avait un véritable espace à disposition, une plaine entière, peut-être un lac. Un lieu qui ne serait pas pris entre ces montagnes, un lieu où le regard pourrait aller à sa guise : un pays, un continent.

Dans le parking devant la Pension Alpina ne se trouve qu'une seule voiture, toujours le break de couleur foncée avec son coffre à ski sur le toit. Un zoom un peu mécanique et las n'en apprend pas plus ni sur la voiture ni sur le coffre. Les différents arrondis pourraient faire penser à une Mercedes, mais rien n'est moins sûr.

Passer à autre chose, se retrouver dans un autre lieu : le point de vue n'a pas changé d'un iota depuis le début de cette veille.

Où est placée cette caméra ? Sous un avant-toit ? Sur un poteau protégé de la neige par une plaque de métal ? Qui l'a installé ? Pourquoi ? Les propriétaires ou gérants de la pension pour permettre aux vacanciers de se faire une idée du panorama et de la météo ? Ce serait l'option la plus probable, mais sans doute que les choses ne sont pas aussi simples.

À la fois la possibilité de voir et le regard rendu impuissant : aucune action envisageable. Des Pension Alpina, il doit y en avoir des centaines, des milliers. Le jour où il se passera véritablement quelque chose sur cette image, rien ne pourra être fait pour changer le cours des événements.

Des pixels figés sur un écran, inamovibles.

Le 4 mars 2009,
16 heures 11 minutes et 21 secondes

Une autre journée presque à son terme. Les lumières sont déjà des lumières du soir, proches du sol, déjà prises dans les aspérités de la neige. Les nuages hésitent entre grisaille et blancheur inoffensive. Un peu de ciel bleu au-dessus des sommets sur la gauche. La vallée qui semblait libérée sur la droite paraît bel et bien close par un sommet dont se devine la blancheur en arrière des nuages. Il s'agit donc effectivement du fond de la vallée, en aucun cas d'une échappatoire.

Quelqu'un est debout à côté de la porte d'entrée de la Pension Alpina. Des habits sombres, quelques pixels plus clairs qui pourraient être une main. Une ligne plus foncée contre le mur à la gauche du corps qui pourrait correspondre à une paire de skis, mais peut-être qu'il s'agit simplement d'un bâton.

Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ? Pourquoi est-ce que tu as décidé de commencer à te montrer ? Est-ce que c'était toi, hier, sur le balcon ? Tu t'occupes de la pension ? Elle est à toi, la longue voiture noire avec son coffre à ski qui est en ce moment – oui, balayage de zoom, c'est bien ça – sur le parking ?

Est-ce que tu peux sentir l'odeur de cette neige chauffée par les rayons de mars ? L'odeur de l'herbe brûlée d'en dessous ? Est-ce que toi aussi tu vois le soleil dessiner sa ligne jaune à la moitié des pentes, à la moitié des forêts ?

La lumière est ici pour toi, pour fêter ton apparition, pour fêter ta présence. C'est l'ensemble du paysage qui te remercie d'être là, debout, à côté de la porte de la pension.

Un autre zoom permet de voir un peu de rouge autour de ton torse. Est-ce que c'est ta veste ? Est-ce que c'est une écharpe ? Est-ce que c'est du sang qui coule d'une blessure ? Est-ce que tu es en train de vaciller avant de venir t'étendre de tout ton long devant la porte ?

Un zoom arrière et c'est de nouveau la route qui apparaît, les traitillés de sa ligne discontinue, les deux bandes plus claires au milieu de chacune des pistes, là où l'asphalte a été séché par les moteurs parce que cette route a été empruntée, parce que tu n'es pas seul : quelqu'un pourra venir à ton secours si tu en as besoin.

Le 4 mars 2009,
22 heures 58 minutes et 59 secondes

L'image est entièrement noire, à part les habituels pixels défectueux et trois points entre le jaune et le blanc.

Les deux points légèrement à droite du centre de la prise de vue peuvent être interprétés comme les lumières de l'un des chalets en contrebas de la route. Il est plus difficile de donner un sens au point qui se trouve à la verticale de la Pension Alpina, bâtiment dont il est possible, après un temps d'adaptation, de deviner les contours grâce aux contrastes offerts par le noir à peine plus clair du toit et le noir d'encre de la façade orientée vers l'objectif.

Est-ce que ce dernier point reproduirait les phares d'un véhicule ? Mais il se situerait donc sur l'une des pentes en arrière-fond. Que ferait-il là-haut ? Une colonne d'urgence pour sauver des alpinistes imprudents ? Une piste de ski préparée par une dameuse ? Un avion ? Il semblerait trop bas. Un hélicoptère ? Mais pour faire quoi ? Pourquoi à cette heure-ci ?

Une fois que ces sources lumineuses les plus puissantes ont été épuisées, ce sont deux points bleus, plus marqués que les habituels défauts de l'image, qui attirent l'attention. Le premier, le plus visible, se situe à un endroit qui correspondrait au parking devant la pension. Il pourrait s'agir d'un reflet sur la carrosserie de la voiture sans doute encore garée là – mais un reflet de quoi ? – ou de l'écran d'un téléphone portable. Quelqu'un serait en train d'attendre dans une voiture. Attendre quoi ? Attendre qui ?

Un point lumineux du même type, mais beaucoup plus faible, lui répond depuis un endroit qui correspond aux places de l'autre côté de la route. Mais, dans ce cas-ci, il est plus difficile de trancher entre un défaut de l'image et une véritable lumière. Est-ce qu'il s'agirait d'un reflet du premier point lumineux ? Une discussion s'est peut-être engagée entre les deux côtés de la route par téléphone interposé. Une discussion à quel sujet ?

Le 5 mars 2009,
12 heures 33 minutes et 22 secondes

Il a neigé durant la nuit ou durant la matinée. Une bonne couche, entre dix et vingt centimètres. La route est dégagée mais humide, propice au verglas et aux accidents.

À première vue, le break de couleur foncée est recouvert de neige, mais un zoom permet de découvrir qu'il s'agit en fait de l'espace noir abrité des dernières précipitations par sa présence et que le break en question n'est plus là. Un examen encore plus approfondi montre les traces de ses roues qui rejoignent la chaussée.

L'ensemble des sons doit être atténué par le manteau neigeux. Un cri, même le claquement d'une arme, seraient difficile à entendre.

La lumière permet de voir, au coin du parking le plus proche de la Pension Alpina, un panneau semblable à celui accroché au poteau téléphonique au bord de la chaussée. Ce nouveau panneau arbore probablement un texte similaire vantant les qualités de la pension. Mais pourquoi ne l'avoir pas vu avant ?

Le bonhomme de neige n'est plus qu'une aspérité parmi les autres devant la façade noire de la grange.

Une diagonale rouge, très légère, traverse l'image à partir de son coin supérieur gauche. Peut-être à nouveau un défaut, peut-être un rayon de soleil qui perce les nuages, difficile à dire. Une exploration de cette diagonale avec un zoom maximum permet de débusquer une autre anomalie à la hauteur de la barrière qui délimite le jardin devant le plus proche des chalets en contrebas de la route : une guirlande qui alterne les couleurs de l'arc-en-ciel, du rouge au violet en passant par le jaune.

Peut-être que cette barrière est effectivement multicolore, mais c'est peu probable. C'est donc en définitive le défaut de l'image qui donne un peu de vie à ce paysage uniforme, à tout ce blanc devant un mur de brouillard gris.

Le 6 mars 2009,
22 heures 57 minutes et 19 secondes

Toute la nuit de l'image se structure autour des deux fenêtres jaunes les plus éloignées de l'objectif le long de la façade en profil perdu. Sans doute une partie de cartes ou une discussion qui se poursuit tard. Ou alors des lumières que quelqu'un a oublié d'éteindre. Ou alors un drame : quelqu'un est étendu dans la salle commune au milieu d'une marre de sang.

Deux lignes d'un jaune tirant sur le vert dans la neige devant la pension, des reflets de ce jaune sur la neige en direction de l'objectif. Un espace plus sombre laisse deviner la présence d'une voiture sur le parking devant la Pension Alpina. Difficile de savoir s'il s'agit du break habituellement garé là.

Quelque chose est en train de se tramer à la pension, c'est une évidence, mais il est impossible de savoir quoi. Les seules informations accessibles sont d'ordre visuel et la vision est obstruée par les amas de pixels générés par la prise de vue médiocre.

Le 7 mars 2009, 6 heures 4 minutes et 52 secondes

Le début de la première lumière. Le blanc de la neige qui devient de plus en plus gris et de moins en moins noir, qui se

détache de mieux en mieux des parois sombres de la Pension Alpina, de la grange à côté de la pension, de l'arrière de la maison en bas à droite de l'image. Le paysage est de nouveau là, dans sa forme devenue habituelle.

Presque au milieu de la prise de vue, un point jaune, sans doute la fenêtre du premier chalet derrière la pension en contrebas de la route.

Et si toute l'histoire s'était déroulée depuis le début dans ce chalet-là, avec sa lumière allumée souvent tard dans la nuit. Si l'histoire ne s'était pas déroulée dans la Pension Alpina face à l'objectif, au centre de l'image, mais dans ce chalet qu'il est à peine possible de discerner dans le fond. Peut-être que tout s'est effectivement passé là-bas, de l'autre côté de la chaussée, juste devant le mur de brouillard d'un gris presque noir.

La route semble recouverte de neige et n'est sans doute pas vraiment praticable. Si quelqu'un doit s'enfuir de ce chalet, il ne pourra le faire qu'à pied, peut-être en venant tambouriner contre la porte de la Pension Alpina pour chercher de l'aide. Un départ en voiture serait l'assurance de terminer dans un mur de neige, dans un fossé ou en bas d'une falaise.

Le 7 mars 2009,
6 heures 12 minutes et 15 secondes

Ce qui devait arriver est arrivé : de grandes flammes sont en train de lécher le premier chalet en contrebas de la route. Elles répandent en direction de l'objectif leur éclat apocalyptique et jaune sur la route enneigée.

À moins qu'il ne s'agisse d'un chasse-neige avec son gyrophare orange et ses phares qui éclairent la route dont il est sur le point d'évacuer la neige sur les côtés. Ses lames vont crisser sur l'asphalte pour en séparer la glace, son sel va être aspergé sur le bitume afin de terminer le travail de fonte, de nettoyage, de purification cet axe de communication enfin rendu disponible à toutes les fuites.

Les précipitations ont dû être importantes : la neige arrive à mi-roues de la longue voiture, sans doute le break habituel, stationnée juste devant la pension, comme toujours sur la place la plus éloignée de l'objectif.

Le hameau dont fait partie la Pension Alpina est donc très certainement coupé du monde à l'heure qu'il est. S'il fallait perpétrer un crime, ce serait sans doute le meilleur moment pour passer à l'acte.

Pas de secours possible, juste la neige qui avale les sons comme elle avale les empreintes, la neige qui se repait de tout ce qui survient pour ne le libérer qu'au printemps, la neige qui a de nouveau changé l'entier du paysage.

Eulogie, élégie, thrène et nénies à un frère mort (fragments)

par Pierre Yves Lador

Hier, les cendres.

La renarde empaillée qui me regarde est morte, hier elle était morte et la veille et l'avant-veille. Elle a dû être vivante naguère et avant cela elle n'existait pas. Maintenant elle vit dans mon regard. Un jour je l'ai amenée dans mon bureau, posée sur mon bureau. Aujourd'hui les cendres de mon frère reposent dans un cornet de papier brun au rez-de-chaussée à côté de mes souliers. Hier j'ai apporté les cendres de mon frère dans ma maison. Elles avaient passé la nuit dans ma voiture à moins 15 degrés, je ne voulais pas qu'elles brûlent encore. Avant-hier je suis allé les chercher aux Pompes funèbres car juste avant, selon ce qui était convenu, j'étais allé les chercher au centre funéraire mais elles n'y étaient plus. Personne ne m'a dit, Vous êtes bien tard, parce qu'il s'agissait des cendres de mon frère, parce que ce qui touche à la mort provoque plus de silence que de bruit, on ne m'a pas facturé de frais de stockage supplémentaire, c'était sûrement compris dans le prix et tant pis pour les gens pressés qui vont les chercher quand elles sont encore tièdes. Serait-ce de la récupération d'énergie ? Deux semaines avant j'avais passé en voiture devant le crématoire. Et encore trois semaines avant j'avais tourné dans le giratoire de la Maladière, en-dessous. Sept semaines avant mon frère brûlait non loin du lac. Autrefois la Maladière était le refuge des ladres, des lépreux. S'il avait vécu avant la création de la Maladière et que mon frère eût été lépreux, où aurait-il été relégué ? Avant d'être lépreux il était déjà bizarre. Avant qu'on le dise bizarre il taillait des bouts de bois rejetés par les vagues. Avant de les tailler il les ramassait le long de la grève et les alignait sur un bloc erratique de granit qui fut amené par le glacier du Rhône. Avant cela il semble que le glacier du Rhône filait vers le Rhin par le col de Châtel-Saint-Denis. Il semble que longtemps avant les itinéraires des gens, des bêtes et des roches aient été imprévisibles.

Un jour elles étaient là, semblant immobiles depuis toujours, la veille elles étaient ailleurs. L'avant-veille elles n'existaient même pas. Où était mon frère la veille de l'avant-veille ? Et moi la veille de la veille de l'avant-veille, étais-je le gardien de mon frère ?

Un autre jour, faire toile au vent.

Il montait le chemin en gravillonné qui traversait le Jorat de l'Evêque, entre les sapins verts et les sorbiers sanglants. Il aurait voulu laisser cette immense toile sur son châssis, sans cadre, dans l'appartement de l'amie du peintre, son frère emporté par la maladie, mais elle avait juste voulu conserver un pendentif montrant le même motif que le tableau, la crucifixion d'un grand oiseau aux ailes ouvertes avec un trou rouge au côté. Elle disait n'avoir pas la place dans son deux-pièces pour une œuvre monumentale. Tout amour a ses limites. L'huile peinte à la spatule n'entrait pas dans sa grande voiture. Il avait décidé de la transporter en métro et en bus jusque dans sa tanière. Elle n'entrerait pas dans l'appartement de la vieille ferme, elle irait dans les combles, en attendant un sort meilleur. Dans le métro ce vendredi matin, il y avait peu de monde, mais ils regardaient presque tous, épatés sans doute, cet étrange cauchemar ambulante. Davantage peut-être pour l'insolite, on ne voit pas les peintures se promener ainsi, nues, exposées, que pour le sujet lui-même qu'ils ne voyaient pas bien. Lui pensait à ce thème décliné, médaillon, dessin, toile, sculpture. L'oiseau portait au cou une image du pendentif et sur le bois de la croix était sculpté plusieurs fois le même motif répété encore de plus en plus petit, comme si cet oiseau gigogne était infiniment crucifié dans sa crucifixion même et comme un vol de gigognes enchâssées. Il ne pouvait ici les compter, l'artiste avait dû finir par travailler avec une loupe d'horloger.

Le bus ne circulait pas, la route était interdite, une collision frontale, en chaîne, quatre heures d'attente au moins, il décida d'aller à pied à travers bois. En traversant l'artère déjà sclérosée par les files de véhicules pétrifiés, il frissonna. Un vent frais se levait qui tentait de lui arracher la toile, ses bras crispés se souvinrent de la force du cerf-volant emprunté à son frère le jour de ses neuf ans. Le chemin forestier était recouvert de divers matériaux, débris de verre, de tuiles, de briques, de vieilles faïences, d'antiques goudronnages mêlés aux graviers de rivière, aux matériaux morainiques, aux fossiles méconnaissables et aux cailloux concassés, comme si toute l'histoire du monde se trouvait sur cet itinéraire.

Je passai le long de la vieille gravière, maintenant surmontée d'une éolienne quand j'eus ma vision. Était-ce le caillou que je reçus sur la tête, qui visait sans doute la peinture, farce imbécile et maladroite de gamins oisifs ou un signe d'ailleurs ? Je me vis au milieu du tableau de Bruegel *Le portement de croix*, je venais de voir *Le moulin et la croix*, film de Majewski, et j'étais le brigand bien-aimé qui portait sa croix, à genoux, essoufflé, ma toile déchirée, envolée, moi renversé, libéré de ce fardeau, de ce devoir de mémoire, emporté par le vent qui me soulevait, enlevé comme un oiseau, enfin libéré de ses clous, qui aurait retrouvé ses ailes libres.

Plus tard l'enquêteur immobile enquête dans un méandre de l'Aar.

S'asseoir et sursoir, marcher en tournant en rond, aller et venir, ce qu'ils font tous sans le dire, l'enquête c'est la vie, la quête, la quèque. Les jeux de mots les plus convenus, pourtant inconvenants, conviennent et convient et convoquent les particules perdues, les regroupements familiaux, les occasions manquées, provoquent les occlusions, les exclusions. J'allai avec Fritz an der Erde, le cousin de von der Heide, car les mages sont tous parents même s'ils ne sont que parrains dans le labyrinthe que le frère Serge et tous ceux qui l'ont connu appelaient atelier. Il était au bord de l'Aar, en face de Matte, l'antique quartier de la plèbe qui parlait sa langue inintelligible aux bourgeois de la ville haute, maintenant on y entend chuintier l'albanais, le polonais et le portugais adoucis par le bruit des vagues contre les pilastres du

pont. Les sentes, descentes et indécentes se faufilaient entre les minéraux, dans ce jardin aux perspectives plurielles. Le sanctuaire, nul n'entre ici s'il n'est croyant, comme ces musées protégés par un enchevêtrement de rayons laser rouges, il faut que le spectateur du film les voie, requérait du pèlerin de l'humilité et de l'attention, se courber, s'agenouiller, se tortiller, passer plus que sous les fourches caudines, le joug ou les branches recourbées d'un innommable arbre à feuilles caduques qui étendait ses branches comme des bras protecteurs jusqu'aux confins de l'œcoumène et avait recouvert d'un tapis de feuilles séchées et entières un sol instable. Le seul contact de ces feuilles générant empoisonnement, rougeur et prurit. Des minéraux géants ou minuscules ornaient les carrefours, les bifurcations, les ronds-points de cette ville piétonne miniature et des dessins, des aquarelles, des aphorismes, des peaux de bananes séchées, crucifiées dans des poses lascives ou extatiques échangeaient leurs cris de sagesse teintée d'humour, Instants d'être, Tout du rien, rien de tout, tout de rien, rien du tout, et d'autres, proches de l'orgasme ou de la mort. L'illimité régnait dans ce qui eût pu apparaître comme un chenit, petit capharnaüm, toroul boroul, tobu vabohu, tohu bohu, chaos, gouffre terrifiant, débordant, tel un volcan immobile dans lequel vide et plein eussent alterné de façon imprévisible et simultanée, en passe de se figer comme les statues de sel de Sodome et Gomorrhe et pourtant vivant comme ces minéraux improbables dont on sentait rayonner l'énergie, rayon noyé, reyon noyer, l'artiste solaire, lunaire englouti lumineux dans le fleuve, l'inextinguible échange de signes, de vie, de sons, d'images, de sens, Pourquoi créer ? Que faire ? Que peindre ? Les mots flottaient et sous le plancher battaient les flots de la mer. Leurs échos résonnaient entre les cristaux, les fruits séchés des arbres exotiques offrant leur conquête à quelque coût à jamais interrompu. Le jardinier, le créateur, l'artiste, le mage, l'homme, le frère, il n'était plus là.

Manque et prémonition

La vie est une succession de pertes qui nous rappellent le manque originel qui crie en nous. Un seul être vous manque et tout est dépeuplé, ce terrible vers, au-delà ou en deçà de l'emphase romantique ne s'applique pas seulement à l'amant ou l'amante. Ceux qui ont dix frères et sœurs

ou qui sont enfants uniques me comprendront aussi s'ils ont jamais éprouvé le manque. J'ai perdu mon frère.

Relisant en rêve *L'Enquête immobile*, je réalisai tout à coup de quoi je parlais. Je parlais de la rencontre non advenue entre mon frère unique et moi et de celle ratée entre ma sœur et moi. J'ai déjà évoqué cette sœur, fausse jumelle, morte la troisième semaine de notre conception, que j'avais en quelque sorte expulsée du ventre de notre mère ou qui glissa spontanément, mal attachée, mal préparée pour une vie plus longue et qui tomba, je n'ose dire à mon insu car je le savais, j'y étais, mais peut-être inconsciemment, car je n'en étais pas conscient jusqu'après la mort de notre génitrice. Et cette première disparition dans la maigre fratrie laissa une trace dont je ne pris pas conscience au moment de l'écrire dans *Les secrets d'un homme discret*. Tous les lecteurs se demandèrent si j'avais une sœur, même mon frère crut un instant que je me moquais de lui, que je déniais sa virilité, critiquais sa bisexualité ou quelque chose de cet ordre. Je croyais déguiser la réalité ordinaire à mon habitude et je révélais le secret. L'existence de cette sœur fut reprise dans *Nénuphars* avec la thématique de l'avortement délibéré, même si sa disparition passa inaperçue de ma mère et de sa sage-femme. On n'allait pas alors chez le médecin tous les jours pour vérifier l'évolution quotidienne de l'embryon. Une perte, un peu de sang, on nomme bien cela perte, qu'elle soit blanche ou rouge. Comme le disait trivialement mon garagiste du temps où je roulais dans une vieille deux chevaux qui perdait de l'huile, Les voitures c'est comme les femmes, plus elles avancent en âge plus elles ont des pertes. Cela me choqua, je l'avoue, est-ce pour cela que je m'en souviens, même si je croyais pratiquer alors déjà cette provocation que les âmes qui se croient sensibles me reprochent. Maintenant j'aurais envie de croire que ce n'est pas la comparaison, le machisme primaire qui m'avait choqué mais bien cette mise en évidence de la perte universelle, de ce mécanisme de la fuite universelle. Du temps, de l'autre, de soi. Ces images hantaient déjà mes textes et frissonnaient au bord de ma conscience comme frémit l'eau qui va bouillir. L'air s'échappe de l'eau bouillante, quel air, d'où

vient-il et retourne-t-il à l'air, s'échappant vers le haut, il se transforme, utile, en locomotive, en moteur, ou artistique en sifflet huant, ou géographique, en brouillard opaque, en buée sur la fenêtre, effaçant le paysage, alors que la perte c'est la volatilisation, elle évoque une mort surprenante et inéluctable, une disparition programmée.

L'Enquête immobile publiée avant la mort de mon frère ne parle que de trois frères et trois sœurs introuvables, perdus les uns pour les autres qui errent dans une Lausanne évanescence. Et que le ou les narrateurs recherchent aveuglément. Le lecteur voit la poya effervescente et moi dans mon rêve je ne vois que ma sœur et mon frère, ceux que j'ai perdus et ceux que je n'ai hélas jamais eus.

Les règles sont comme une sorte de saignée, d'épuration, une préparation à une nouvelle ovulation et ma petite sœur manquant de libido, étiolée, peinant à trouver sa place, mal accrochée disparut peut-être pour que l'univers réalise son projet inconnu. Elle devint mon doute perpétuel, mon ombre, ma mélancolie, celle qui se sacrifia et à qui je crus devoir la vie, l'anima que je porte en moi et mon frère fut comme son double, mon alter ego, le jumeau plus tard survenu qui remplaça ma sœur.

La lucidité va toujours avec l'inconscience, comme le savoir avec l'ignorance et les proportions importent peu, l'inconnaissable est si incommensurable. J'étais comme un arpenteur du ciel courageux, téméraire et flemmard ou aboulique tour à tour qui avec son double mètre voire sa nouvelle chevillière de vingt-cinq mètres eût tenté de mesurer la terre, le ciel, les galaxies, de peser la nuit avec sa balance, d'embrasser la terre de ses deux bras.

Donc ma petite sœur à partir de là me fut une compagne éthérée, lointaine mais réelle et discrètement présente. Qu'est-ce que la réalité ? Et ainsi en va-t-il de mon frère mort. Les morts sont des accompagnants discrets, qui peuvent nous visiter sans apporter de chocolat, sans avertissement et qui sont toujours bienvenus si nous sommes libérés de toute culpabilité.

Le Jour d'après

Notes pour le lendemain

David Collin

1.

Un jour ou l'autre, par affinités régionales, j'espérais être invité à la Foire du Livre de Bron, près de Lyon. Je n'imaginais pas me retrouver dans l'hôpital neurologique et neurochirurgical (Pierre Wertheimer) de Bron le 31 décembre dernier (2019). Quelques heures plus tôt je m'éveillais à l'hôpital de Lyon sans savoir ce qui s'était passé ce matin là, sans savoir ce qui m'était arrivé, comme si j'avais été absent de ma propre tragédie, obligé dès mon réveil de questionner mon entourage sur ce qui m'était arrivé, pourquoi je me retrouvais couché sur un lit d'hôpital. J'eus vite les réponses : crise épilepsie inédite le 31 décembre au matin dont je n'ai aucun souvenirs, suivie d'une perte de connaissance et d'une chute lourde et fracassante sur le rebord de la douche qui m'ouvrit le crâne sans geste brusque, sans anesthésie, sans préparation ni précaution. Sans avoir eu le temps de protéger mon visage avec les mains. C'était arrivé d'un coup. Aucun panneau indicateur, pas de signe révélateur, pas d'avertissements avant de traverser les turbulences.

La chute avait-elle été annoncée par l'un de ces nombreux vertiges survenus ces trois dernières années ? Pour les médecins, les vertiges ne sont pas significatifs, et même, aucun signe annonciateur n'est significatif. On ne peut rien prévoir avant d'être passé dans un scanner ou un IRM (Le scanner produit des images médicales à l'aide de rayons X, tandis que l'IRM (Imagerie par résonance magnétique nucléaire) permet de visualiser la structure anatomique du corps).

Les mots qui détruisent et font s'écrouler des mondes, n'ont pas la forme fuselée des balles. Il faut s'être beaucoup intéressé aux mots qui tuent, blessent et euphémisent¹, et avoir beaucoup lu *LTI*, « *La Langue du IIIème Reich* » de Victor Klemperer et son journal rédigés pendant l'avènement puis l'essor du nazisme en Allemagne et en Europe pour reconnaître la puissance meurtrière de mots. D'ailleurs, l'un des premiers mots qui désigne ce qui m'arrive est un euphémisme : « lésion ». J'insiste pour décrypter rapidement ce qui doit être dit : lésion = tumeur au cerveau ? C'est bien cela ? Demandais-je à un médecin gêné que je sois aussi direct, plus direct que lui.

Dans un documentaire radio d'Emmanuelle Gibello, *Esculape en Algérie*, que nous venons de diffuser dans le LABO, l'atelier de création radiophonique et sonore que je produis depuis 2012 sur RTS-Espace2, il est dit que le stress entraîne une atrophie de l'hippocampe chez des sujets ayant souffert de

dépression durable, ou/et qui ont vécu des traumatismes de guerre. Aucun souvenir n'est stocké dans les hippocampes, région pourtant essentielle de la mémoire à court terme. Précisément, le mal qui m'a terrassé - une tumeur située dans le lobe temporal droit du cerveau - et qui s'annonce fréquemment par une crise d'épilepsie inédite - a touché une partie de mon hippocampe, victime d'une guerre qui ne dit pas son nom. Les mots ressemblent à des balles et blessent tout autant. Que je sois édité par les éditions Hippocampe (à Lyon) n'est sans doute qu'une coïncidence.

En suivant les remarques récentes de lectrices proches, je réalise que la mémoire est au cœur de la plupart de mes livres. Mémoire et oubli dans *Les Cercles mémoriaux*, mémoire des pères fantômes dans *Train fantôme*. Pour le moins.

Après Bron, je demandais à être rapatrié en Suisse. On m'emmena en ambulance au CHUV de Lausanne, l'un des 10 meilleurs hôpitaux du Monde dont je connaissais l'excellence, situé à deux pas de mon bureau. Lisant et prenant des notes dès mon arrivée, je réfléchissais déjà à un titre pour ce carnet dont je suis en train de transcrire les fragments. Je préférais le *jour d'après* au *jour d'avant*, choisissant de situer la plus grande catastrophe avant sa réparation et non l'inverse. *Le jour d'après*, ce serait toujours celui du lendemain, celui à gagner sur et pour le moral. Le jour de la reconstruction. Pas à pas comme j'ai coutume de dire. *Step by step*.

Le jour d'après est une manière de conjurer la catastrophe, de partir d'elle sans présager l'avenir ; sinon en voyant loin, en reconstruisant chaque jour ma première arme pour me défendre face à l'agression qui m'a conduit à passer dans les mains expertes des chirurgiens de Lausanne au début de cette année 2020 que je n'ai pas vu passer : mon moral.

L'hôpital, dont je n'avais eu jusqu'alors qu'une expérience très réduite - merci la providence, est un lieu où le temps ne passe pas, pour reprendre l'expression de JB Pontalis². Le seul moment où j'ai tenté de maîtriser le temps fut à l'annonce de mon opération, aux deux-trois jours de délai que je demandais aux chirurgiens pour retarder l'opération et me laisser le temps de réaliser ce qui m'arrivait. Les séquences des événements très rapides et mystérieux pour le principal intéressé s'étaient très vite enchaînés : Crise, chute, évacuation, un premier hôpital, un IRM, un second hôpital, un diagnostique, un transfert vers la Suisse, l'opération, un diagnostic, et bientôt le traitement.

¹ David Collin et Régine Waintrater (dir.), *Les Mots du génocide*, collection Imprescriptible, Metispresses, Genève, 2011.

² JB Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, Connaissance de l'Inconscient, Gallimard, 1997.

Depuis 2013, au cours de plusieurs voyages « littéraires » (une tournée, l'écriture d'un texte), j'ai noué de nombreux et nouveaux liens avec L'Inde. L'un des deux chirurgiens à m'opérer est originaire du Kerala. Pas de hasards ? Je penserai à lui donner *Vers les confins*³ ou sa prochaine traduction anglaise, qui commence par un texte écrit en Inde, sur ces drôles de noms qu'on trouve dans le North-East. J'avais enquêté alors dans la ville de Shillong, capitale de l'Etat du Meghalaya sur ces deux hommes politiques qui se prénommaient respectivement Adolf Lu Hitler et Frankenstein, intitulant mon texte *Frankenstein à Shillong*. Avec mes 26 agrafes sur le front, j'en ai bien une tête de Frankenstein ! J'ai même réussi à me faire peur en me regardant pour la première fois dans le miroir de la salle de bain.

Dans mon RÊVE de 6:45 ce matin, je viens de croiser Bertrand Tavernier, réalisateur et ami de l'ami Eric Poindron mais jamais rencontré en vrai. Nous venons de faire un brin de causette devant la librairie Tschann à Paris (vers Montparnasse et le Sélect où je mange parfois avec des amis) encore ouverte (où j'aurai dû présenter « La Grande Diagonale, avec Victor Segalen » le 16 janvier dernier en compagnie de Jean-guy Coulange). En parlant, nous regardions les livres déposés sur une petite table installée dehors, ceux de l'excellente collection de poésie Orphée-la Différence... Nous parlons encore de son film *Capitaine Conan* qui raconte un épisode de 1914-1918, un récit adapté d'un livre de Roger Vercel qu'aimait beaucoup ma grand-Mère, car très proche de ce qu'avait vécu son père pendant cette guerre dans les Dardanelles, les Balkans, jusqu'à Odessa, au sein du corps expéditionnaire du Maréchal Franchet D'Espèrey.

Tresse pour le petit déjeuner le dimanche matin ! Voilà qui alimentera bien le moral du jour, en plus de la vue sur le lac et de la chance d'être seul dans une chambre (privège/prudence pour avoir été transféré d'un autre pays/hôpital). L'abréviation de la tresse sur le Menu est TRS, l'anagramme de RTS où je travaille à quelques centaines de mètres de ma chambre d'hôpital.

Dans mon cahier de bord, je note toutes les choses que j'aimerais faire plus tard, les voyages, les retrouvailles et visites, toutes les choses à ne plus repousser. Dans un autre cahier, je note plus de trente projets d'écriture, alors que l'écriture de ces notes est déjà difficile...Etrangement, l'écriture sans écrire est toujours intense. J'écris mentalement, je médite à ce que je pourrais écrire. Le roman que j'écris depuis plusieurs mois avance seul, sans écrire une ligne de plus, comme si certaines choses trouvaient une résolution dans le silence. Impression que les différents niveaux du roman se tissent/se tressent ensemble à mesure que je cicatrise. Le roman vit sa vie et se structure en l'absence de toute écriture.

2.

Quand on tombe d'un arbre, on se raccroche aux branches. Comme on peut. Tout est soutien. La famille, les amis très nombreux qui viennent me rendre visite ou m'écrivent, les courriers, la musique et la lecture, tout est bon pour le moral. Christian Garcin me ramène un beau petit condor en bois de Patagonie que je reçois par courrier à son retour à Marseille, et Cécile A. Holdban dessine et m'envoie un merveilleux oiseau de feu qui restera à mes côtés pendant tout mon séjour. Les oiseaux sont légion à me soutenir, cela tombe bien, ils seront au cœur de mon prochain roman ; une armée d'oiseaux qui veulent guérir le monde comme le raconte magnifiquement le grand poème soufi d'Attar dont C*. m'amène une édition illustrée de magnifiques miniatures persanes. Elle ne pouvait pas mieux tomber. À défaut d'écrire, je commence par dessiner les oiseaux du grand livre, passant du dessin-calque à des dessins plus libres qu'accompagneront plus tard mes sceaux chinois et japonais pressés sur la pâte de cinabre qu'E* me ramène de Paris. L'écriture renaît dans les traits de crayon. Prochaine étape : dessiner les mots.

Du Japon, Michèle et Akira Mizubayashi m'envoient une boîte de « délice de Tokyo ». Je retrouve le soin si extraordinaire qu'ont les Japonais pour emballer leurs paquets cadeaux. Un art en soi. Ces dorayakis fourrés à la pâte de haricots rouges confits sont les meilleurs du monde. Sur le petit meuble roulant à côté de mon lit où s'entassaient les livres, je dépose aussi une boîte à cigare qui renferme des pâtes de coings préparées par une amie. Une merveille. Je retiens mon élan exagéré vers des barres de chocolat belge de première qualité amenées par un ami du train.

Les rapports médicaux des chirurgiens sont plutôt rassurants : mon corps est en bon état, et paraît-il plus jeune que son âge réel. Pommade ou baume ? Je prends volontiers les deux.

Ce matin, avant de monter à l'hôpital, en prenant garde de conserver les horaires à jeun avant de prendre les derniers médicaments : petit déjeuner sous-gare de Lausanne au Café du Simplon. Le serveur qui me connaît bien me demande : « comme d'habitude ? ». Voilà qui sonne étrangement en ces jours si particuliers qui ébranlent l'édifice de ma vie. Les habitudes ont volé en éclat, le temps s'est figé, arrêt sur image. J'ai l'impression soudaine que le bistrot est plus compact, comme replié sur lui-même. À quoi ai-je échappé ? Retrouver des habitudes : Une partie de la guérison ? Je le prends ainsi. À la sortie de l'hôpital, quelques jours plus tard, je ne tarde pas de retourner au marché du samedi matin, commençant par me gaver de couleurs et de parfums, de sourires et d'échanges avec les stands que j'aime fréquenter : prendre les empanadas chiliennes et les biscuits artisanaux de Carolina, les olives, les pastillas marocaines, et la papaye séchée de Raja, les légumes et les fruits de Sédeilles de Urs Gfeller, les poissons de lacs et de mers d'Adrien Delley, avant d'aller manger un

³ David Collin, *Vers les confins*, Hippocampe éditions, 2018, à paraître en anglais à Calcutta en 2020.

bon repas au restaurant de l'Hôtel de ville à Fribourg où Frédéric Kondratowicz, le chef-ami, cuisine de main de maître les produits du marché. Reprendre l'habitude de se faire du bien, voilà le programme. Retrouver des saveurs là où les médicaments aseptisent tout. Un expresso au Café du Marché avec les amis n'est pas de refus.

Je vois les sauveurs partout, j'invente ma mythologie, les oiseaux parleurs et les arbres me font signe. Au CHUV, ma rencontre avec un médecin qui a le nom d'un chevalier de la table ronde – assistée d'une infirmière au nom de fée, me fait penser que nous sommes libre d'inventer notre propre mythologie, de la construire pas à pas, rencontre après rencontre. Que tous gestes et pensées bienveillantes, même à distance aident à guérir. En écho, le personnage trop tôt disparu de Perceval dans *les Vagues* de Virginia Woolf dont je termine la relecture à l'hôpital.

Avec joie, je passe une partie de ma journée à répondre aux messages d'amis et de connaissances qui viennent de partout. Question fréquente : « Est-ce grave ? » Je n'ai pas le cœur de contourner l'écueil. Avant de reconforter, je réponds « oui, c'est grave ! » Pas de « Et alors ? » Mais une explication minimum et une résolution : sans entrer dans les détails, dire ce qui est. Qu'est-ce qui est grave ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? Et si c'est grave ? on fait quoi ? Quand la question m'est posée de visu, je demande, tu veux voir la cicatrice ? J'enlève mon bonnet.

Quotidiennement, une infirmière me fait passer des tests neurologiques. Impression d'être dans un film de Woody Allen. Je lève les bras, je suis des yeux la petite loupote, je marche quelques mètres sans perdre l'équilibre, je relie des objets sur une feuille de papier, je reconnais des visages dessinés qui défilent. Je ne suis pas sûr d'être plus ou moins doué pour le faire qu'avant la catastrophe. Je suis toujours aussi distrait et je réussis même dans la salle de bain à cogner ma cicatrice contre les barres qui servent normalement à ne pas tomber ou à se relever.

3.

A la pharmacie j'attends longtemps des médicaments qui ne viennent pas. Le robot-livreur est en panne. J'ironise sur le temps béni où des humains allaient chercher eux-mêmes les médicaments. Le pharmacien me répond gravement « trop de stock ». Je repasserai plus tard, le train n'attendra pas. En toute situation, je tente de rester, «patient ».

En arrivant à l'hôpital cet après-midi, une voiture noire me barre le passage. Sur la portière un autocollant « Radioactive ». Surpris je questionne le chauffeur qui ouvre le coffre. Avec un accent suisse-allemand il me répond simplement « Médzzzzine NucléäRRre ! ». J'avais déjà vu, non sans frissonner, cette mention inscrite dans les sous-sols de l'hôpital, sachant que j'aurai droit à ce genre de traitement. Je ne sais pas si je l'ai rêvé, mais j'ai le souvenir qu'on m'a raconté « qu'à l'époque », les patients qui devaient subir un traitement de radiothérapie

devaient aller le faire directement dans une centrale nucléaire. Voilà encore une belle ironie de la situation ou le tour joué par un rêve éveillé. Etre un homme de radio, et devoir subir une « radiothérapie ». Voilà une ironie à laquelle s'en ajoute une autre puisque que nous venons de gagner une mention spéciale au Festival de radio Longueur d'Ondes à Brest, pour une trilogie documentaire sur Fukushima.

Depuis des années je m'intéresse au nucléaire. J'ai produit et réalisé des documentaires radio sur Tchernobyl, les méfaits des armes à uranium appauvri, sur les derniers survivants de Hiroshima et Nagasaki (2005) que j'ai rencontré sur place, sur les déchets nucléaires, et enfin sur Fukushima, en compagnie de plusieurs amis : l'écrivain japonais Akira Mizubayashi et son épouse Michelle, l'artiste Etienne Kräenbühl, et le réalisateur Didier Rossat. Dans ce voyage (2016), nous allions de Tokyo à Fukushima (la ville).

Quelle étrange situation de se faire guérir par la radiation quand on en connaît bien les effets dévastateurs.

Aujourd'hui, en arrivant à la consultation médicale à l'hôpital, j'apprends que mon médecin s'est cassé la jambe. Je ne savais pas que c'était autorisé par le règlement intérieur. C'est grave ? Ai-je envie de demander à l'infirmière qui m'en informe.

En entrant à l'hôpital, que je n'avais quasiment jamais fréquenté, je découvre l'humanité exceptionnelle de son personnel, sa disponibilité et son écoute. Je demande les prénoms de toutes celles et ceux qui s'occupent de moi avec tant de bienveillance. Un mot s'impose peu à peu : GRATITUDE.

En écoutant les infirmières et les médecins qui s'occupent de moi, je leur demande souvent de s'interrompre pour m'expliquer un mot qui leur semble évident mais que je n'ai pas compris. J'ai pris du retard dans mon apprentissage de la médecine, des maladies, de ce monde là. Par prudence, l'hypocondriaque que suis s'est toujours méfié des livres ou des sites internet sur la médecine. Néanmoins, je me demande si le patient idéal n'est pas un médecin. Etre patient est en tout cas un métier à plein temps.

Le moral c'est quelque chose qui se travaille tous les jours. C'est venu naturellement les jours avant et après l'opération. Par la musique et la lecture de Virginia Woolf sur laquelle je venais d'écrire un texte. Et puis le matin sous la douche, chanter une chanson qui donne de l'élan. Une infirmière et une dame de nettoyage me demandent le matin, juste avant que je quitte l'hôpital : « C'est vous qui chantez sous la douche le matin ? » « Oui mesdames ! », *S'wonderful* et d'autres chansons de Gershwin, quelques extraits de comédies musicales, deux ou trois lieds, des airs d'opéra et ce dont je me souviens de mes cours au conservatoire. C'est bien moi. « Oh merci » me répondent-elles en chœur », « cela nous fait du bien ». Je n'aurai pas imaginer pouvoir rendre un centième de leur soutien quotidien ! Gratitude.

RÊVE : Aux premières heures du matin, *as usual*, je rêve d'un traitement idéal pour guérir de mon mal : le voyage spatial, « sans gravité », capable de changer le métabolisme et guérir, à défaut d'aller tout de suite vers la Lune ou sur Mars, je songe qu'un voyage en gravité zéro suffirait. Est-ce pris en charge par l'assurance ? Je me souviens qu'il existe des résidences littéraires qui se présentent sous forme de plusieurs voyages en gravité zéro.

Dans ma vie tout fait sens, coïncidences, hasard, et épiphanies constituent la trame de la vie. Une fois à l'hôpital, je termine la lecture de *Vagues*, l'extraordinaire roman de Virginia Woolf. Je redécouvre *Une Chambre à soi* sous un autre jour en élargissant mon espace de lecture et d'écriture. Ici aussi, la chance c'est d'avoir une chambre à moi. C'est le hasard du transfert de Lyon à Lausanne. Prudence d'isolation. Pas évident, ici plus qu'ailleurs, d'expliquer en quoi il est important d'être entouré de livres, d'avoir de la place pour écrire et de la tranquillité. Mais par chance, tout s'organise au mieux. Un médecin m'encourage même à profiter de ce temps de récupération pour écrire. Maintenant que vous avez du temps !

Ce matin c'est match retour pour les chansons. En allant faire ma première radiothérapie, je croise un infirmier qui pousse un chariot de vêtements blancs du personnel en chantant « C'est un beau roman, c'est une belle histoire... ». Il m'a donné le ton. C'est ce qui me trottera dans la tête quelques minutes plus tard lors de la séance de radiothérapie. Une autre fois je relis intérieurement l'extrait de *Perturbations* de Thomas Bernhard que j'avais appris par cœur pour les besoins d'une performance : « J'ai constamment peur qu'on me demande quelle sorte de vie est ma vie. Cette question ne peut pas m'être posée. On pose toujours cette question uniquement pour ne pas avoir à la poser, vous comprenez ? »

Quand on me félicite pour mon courage, je repense à cette phrase de Thomas Bernhard. Quel courage ? D'affronter ce qu'on ne peut pas éviter d'affronter ? Et même ? Est-ce un affrontement ? Le vrai courage ne précède-t-il pas la catastrophe ? N'était-il pas d'affronter ce qui pouvait me rendre malade en sachant que c'était dangereux pour mon intégrité physique et morale ? N'était-ce pas le courage « d'avant la catastrophe » (*celui des jours d'avant*), celui d'affronter le langage qui détruit les êtres, les âmes et leur environnement ? Dans un entretien récemment publié⁴, Edgar Morin, résistant de la première heure face aux nazis, dans son adolescence, dit que le vrai courage c'est résister à tout ce qui va trahir nos idées. Aujourd'hui comme hier. Il s'agit d'un « courage moral » susceptible de causer des blessures physiques. Et Morin d'ajouter que le courage c'est « dire la vérité, au risque de déplaire, de rester seul, incompris, calomnié », « maintenir l'intégrité de son esprit et la fidélité à ce que l'on croit ». Selon Malraux, cité par le philosophe, « Le courage c'est une chose qui s'organise, (...) c'est résister

à ce qui va trahir nos aspirations, nos idées, c'est résister aux courants dominants que sont aujourd'hui le déferlement du profit et le retour des formes ancestrales de barbarie, comme on l'a vu récemment pendant la guerre en Syrie ». Comme le moral, jour après jour, le courage se construit par petites touches, en célébrant la vie, la beauté, la nature, le lien, la rencontre, la compassion, la joie.

En neurochirurgie, transféré de Lyon à Lausanne, ma chambre est d'isolation, les visiteurs doivent revêtir une tenue verte de protection. Je m'amuse à l'imposer à mes visiteurs même quand ce n'est plus nécessaire.

RÊVE du matin : visite au Japon de 3 collections d'art et d'un château médiéval. Discussion avec un guide sur les différentes formes de masques Nô. Je pense aux *Chroniques Japonaises* de Nicolas Bouvier, ainsi qu'à mon ami l'écrivain Akira Mizubayashi, avec qui nous avons visité plusieurs musées de Tokyo à Fukushima.

Je renonce à l'étude universitaro-médicale qu'on me propose et qui me donnerait l'accès à un traitement supplémentaire. Je ne me sens pas très bien avec cette proposition qui devrait m'enchanter, mais qui menace l'un de mes atouts les plus importants : mon moral. Je parle de mes inquiétudes aux médecins et aux infirmières : mis dans la balance, ne vaut-il pas mieux que je privilégie mon moral – très bon jusque-là – que j'entretiens comme un muscle au jour le jour, plutôt que d'affronter un traitement sans garantie d'efficacité, accompagné d'effets secondaires lourds et particulièrement handicapants dans mon cas ? (Hallucinations, impossibilité de lire et d'écrire). Je suis positivement étonné par la très bonne réception de ces arguments quand je parle de cette intuition dans les hôpitaux de Lausanne de Genève. J'ai d'abord marché sur des œufs avant d'annoncer ma décision et mon refus. Étais-je encore trop impressionné par ce monde des soins et des médecins qui m'était jusque là si étranger et plutôt inquiétant ? J'ai longtemps pensé que d'aller voir un médecin, c'était prendre le risque d'être malade. Pénétrer dans un hôpital ? Pas mieux.

« Voulez-vous une couverture chaude » ? Je réponds toujours par un grand OUI à cette proposition - la plus agréable des séances de radiothérapie, pourquoi s'en priver ? Ensuite, couché sur la table du scanner, j'imité le souffle de Dark Vador une fois qu'on a posé sur moi un masque moulé quelques jours plus tôt sur mon visage pour fixer l'impact des rayons, afin qu'ils visent et traitent toujours le même endroit. Avec précision. On commence par un premier passage pour les images, j'entends des sons de roues dentelées qui passent sous mon corps, autour de moi. C'est aussi le moment où je laisse monter en moi une petite chanson exagérément positive pour m'occuper l'esprit. « Ils se sont trouvés au bord du chemin... sur l'autoroute des vacances... un cadeau de la providence, alors pourquoi penser au lendemain ? »

⁴ Entretien avec Stéphane Loignon publié dans le journal le Parisien du 18 oct.2019.

« La couverture chaude me fait penser au Japon », dis-je à l'infirmière du premier jour, passionnée ce pays. Ce sera le sujet du jour. Pas de chanson japonaise de Pizzicato Five en mémoire, mais *S'wonderful* de Gershwin ira très bien aussi. En attendant l'enfournage dans la machine, avec une petite impression d'être dans le film de Kubrick, *2001 l'Odyssée de l'Espace*, et la chanson en tête pour me préparer mentalement, on parle Japon et de mes voyages. Elle aimerait partir au Japon. Elle adore les mangas, je lui recommande les films de Hayao Miyazaki. On donc parle de Totoro à l'entrée de la machine et d'une possible téléportation si nous étions dans Star Trek. Je me sens parfois un peu dans la peau de Mr Spoke, prêt à être expulsé sur une planète lointaine. Dans quelle galaxie vais-je me retrouver ?

Autre collision avec le cinéma, et François Truffaut acteur dans le rôle du professeur Claude Lacombe. Dans l'un des premiers IRM que je passais à Lyon, les sons étranges de la machine me rappelaient ceux de *Rencontre du 3ème type* (1977), le film de Steven Spielberg, des sons qui permettent d'entrer en dialogue avec un gigantesque vaisseau spatial extra-terrestre. Bien plus tard je me suis souvenu que Truffaut fut lui aussi atteint d'une tumeur au cerveau. De là à imaginer que ses passages dans les IRM ont inspiré la musique du film et la langue des sons « inventée » par John Williams inspiré d'une technique du compositeur hongrois Zoltan Kodaly...

« Tu souffres ? » à peine sortie de l'opération qui dura 6 heures trente, à peine réveillé, plusieurs personnes me posèrent la question. À l'Hôpital on vous apprend à mesurer la souffrance sur une échelle de 1 à 10. Les antidouleurs varient en fonction de la douleur. À partir de quand peut-on parler de souffrance ? On ne prend des gouttes de Tramal que lorsqu'on a « très mal ». Je réalise ma chance, une chance de plus qui agrandit la poche de moral que j'ai en réserve et que j'essaie de cultiver, que je n'ai presque jamais été à l'hôpital de ma vie, et que j'ai peu connue la souffrance (sauf chez le dentiste). Etre épargné autant d'années, c'est déjà une grande chance. Le moral c'est aussi cela, la culture d'une somme de petites chances, d'hier et aujourd'hui.

Samedi soir 22h, j'appelle l'hôpital et mon infirmière de référence parce que j'ai oublié de prendre les médicaments dans le bon ordre. Je comprends mieux le stress des personnes âgées face à leur semainier, aux pilules bien ordonnées pour ne pas se tromper d'ordre ni de jour.

Deuxième semaine. G.*, Le médecin de la table ronde, me fait passer une visite médicale. Avec sur l'écran de son bureau rectangle, en lieu et place d'un aquarium, une coupe de mon cerveau photographié par la machine à rayons. Une grande tâche rouge désigne la partie du lobe temporal droit traitée par les rayons de la médecine nucléaire. « On peut voir là comme les tranches de saucisson de votre cerveau » dit-il. J'apprends alors que l'hippocampe blessé ne diminue rien, puisqu'il y

en a un deuxième qui prend le relais. Comme pour les reins. Jusque-là, le monde est bien fait. Il y a même une certaine beauté dans cette image de cerveau saucissonné. Manquent les pistaches, mais on ne va pas s'en plaindre pour cette fois.

J'écris « beauté », et je pense à toutes les beautés littéraires, artistiques, musicales et gastronomique qui m'ont aidé à tenir le moral à bon et haut niveau depuis mon entrée à l'hôpital : Lire Virginia Woolf et Italo Calvino, les poèmes soufis du grand récit mythologique des oiseaux, regarder le lever et le coucher du soleil sur le Lac Léman par la fenêtre matin et soir, dessiner, rêver, et prendre notes des instants de félicité, aussi minuscules soient-ils.

Lu dans un livre⁵ de la poétesse et artiste libanaise Etel Adnan, citant le dramaturge allemand Heiner Müller : « Le plus beau veut dire : la fin possible de l'effroi ».

C'est bien ainsi que je l'entends tous les jours, en relevant la moindre occasion de me réjouir. Ne serait-ce qu'en réalisant à côté de quoi je suis passé – on est toujours plus chanceux que d'autres malades – qui ont des complications, des effets secondaires lourds. On est toujours chanceux d'être passé à côté du pire.

Ce matin, en séance de radiothérapie, c'est la *Flûte enchantée* qui m'aidait à passer le tunnel, et le passage des rayons, en me souvenant et en chantant intérieurement l'air un peu dramatique de Tamino au début de l'opéra de Mozart, qui fuit un gros serpent en chantant « zu hilfe, zu hilfe ! » (« à l'aide, à l'aide »). S'il est souvent corrigé que cette créature est un serpent et non un dragon comme elle est souvent représenté sur scène, je relève que dans « Et le souffle devient signe », François Cheng nous enseigne que « dans l'Imaginaire chinois, le dragon est un animal surnaturel qui se dissimule dans les nuages ou les profondeurs de l'eau. Il se déplace par de grands bonds insaisissables, propres à donner le vertige ». J'ai l'air de Tamino et le début de l'opéra dans la tête, comme quoi il reste encore des traces. Le masque grillagé que j'ai sur la tête me fait venir naturellement l'air de Papageno lorsqu'il chante à bouche fermé « hm hm hm hm hm hm », le bec cadenassé par la Reine de la nuit. Idéal en la situation. Mais l'air reste intérieur. Faut pas bouger. C'est l'opéra qui m'a donné envie et permis plus tard de mettre en scène deux opéras du même compositeur (*Le Nozze di Figaro* et *Così fan Tutte*). J'ai des réserves d'airs pour les futures séances. Pas sûr que le décor soit idéal pour une adaptation opératique, mais qui sait ? Me vient plus tard un air de Schubert que j'avais appris par cœur pour une performance : « Nacht und Traum », composé sur un poème d'un certain Matthäus von Colin, retrouvé par ma mémoire au bon moment, en ce qu'il raconte la descente dans les rêves et la nuit espérés. Sans Reine de la Nuit cette fois. Il m'arrive parfois de m'endormir avant la fin de la séance et de

⁵ Etel Adnan, Heiner Müller et le Tintoret, *La fin possible de l'effroi*, L'Echoppe, 2015.

commencer à rêver. Rêves nucléaires aux souvenirs anciens.

Si dans mes rêves, il m'arrive de voyager dans l'espace, j'étais aujourd'hui retourné au pays étrange de la *Flûte enchantée*, me rappelant que le vaillant chevalier Tamino manque de s'évanouir en fuyant l'immense serpent (la maladie ?) qui est à ses trousses. Me souvenant que la « catastrophe » s'annonça par des vertiges aux limites de l'évanouissement il y a déjà plus de trois ans. Des vertiges que je notais dans un petit carnet jaune des éditions Verdier. Un second « Carnet de Vertiges » ouvert le 10 mai 2019, bien longtemps après les premières alertes (non significatives m'ont dit les médecins, pour alerter d'un tel mal). Depuis des mois, les lumières agressives sont mes ennemis, en particulier celles des écrans. J'ai couru plusieurs mois après les médecins pour tenter de comprendre, mais rien d'alarmant me disait-on. Du stress, de la fatigue, et l'obligation d'affronter partout la bêtise. Le premier vertige s'annonça à la sortie d'une séance houleuse et destructrice. Ces vertiges se répétèrent pendant de longs mois et un sentiment de menace dangereuse plane sur ma vie. Hier, en salle d'attente de tomographie, j'ai croisé un patient russe atteint du même mal. Les premiers symptômes de Yuri furent des moments d'absences inexplicables. Une forme de vertige, d'évanouissement éphémère. Moi qui travaillait aux prémises d'un roman de présences et d'absences... Yuri, venu tout spécialement de Londres, où il s'est fait opéré du même mal que moi, est historien de l'art, spécialisé dans le bouddhisme. Il vient d'Irkoutsk que j'ai atteints à deux reprises avec le transsibérien, l'été dernier encore, avant d'aller à Ulan Udé en Bouriatie/Sibérie, après avoir longé le lac Baïkal, pour assister à un colloque sur les médecines traditionnelles inspirées dans cette région du monde par la médecine tibétaine. Les russes réunissent médecines scientifiques et traditionnelles, dans une pratique dite « de médecine intégrative ». Nous évoquons le voyage, quelques mots russes surgissent de la conversation en attendant de savoir quel sera le premier à être appelé en cabine de déshabillage. Cabine A ou cabine B ? Tel est l'enjeu, le petit pari que l'on fait quotidiennement pour tromper l'attente. Caroline Bernard qui voyageait avec moi vers ce colloque pour un projet de radio (documentaire et fiction) a été malade elle-aussi il y a quelques années. Elle mesurait chaque jour le chemin qu'elle parcourait pour venir et rentrer de l'hôpital. Je n'ai pas eu le cœur d'en faire autant, réservant mon peu d'énergie pour écrire ces notes. De ces relevés, Caroline a fait un livre, *Six semaines de parallèles confondus* (2012, Art & Fictions), relatant 30 jours d'aller-retours vers un centre de radiothérapie. En relevant tles traces et tous les enregistrements possibles de ses déplacements. Avec les signaux du son passage que les machines enregistraient, elle parvint à établir une cartographie de sa maladie et des soins qu'elle recevait.

Mes vertiges étaient dus au stress, à trop de chocs émotionnels m'a-t-on dit un jour. Un jour j'ai frôlé l'évanouissement en sortant du train à la gare de Lausanne. Une collègue me fit asseoir dans un café, m'achetant une boisson énergisante

pour me remettre de cette absence passagère. N'ayant aucune réponse de la médecine sur ces vertiges, j'élaborais mes propres théories, allant jusqu'à suspecter un manque de magnésium et de vitamine B. Rien ne parvint à résoudre ma photosensibilité ni ces moments inquiétants où le sol se déroba sous mes pieds.

J'appris bien plus tard que le summum d'un vertige pouvait être une crise d'épilepsie. Je remerciais le destin de ne pas l'avoir provoqué dans une situation autrement périlleuse. Imagine-toi, me disais-je, chuter dans les montagnes birmanes, être héliporté par un vieil hélicoptère russe – de ceux qui tombent trop facilement dans cette région où c'est le seul recours pour les urgences, parvenir – peut-être – dans un hôpital du bout du monde mal équipé pour ce genre de mal. Et quoi ? On voit toujours pire, manière d'apprécier les bribes de chances qui nous laissent la vie dans les pires situations.

On se dit d'abord qu'il est un peu rébarbatif d'aller tous les jours à l'hôpital pour se faire irradier, tout en faisant extrêmement attention au rythme et aux horaires très précis d'absorption des médicaments et calmants. Mais finalement, après un moment, on se dit qu'on est encore heureux d'avoir encore une vie quotidienne. D'avoir encore une vie.

Entendu dans les couloirs de l'hôpital en croisant un groupe d'internes « il y en a qui ne pensent qu'à leur gueule. Tu ne peux pas dans ce métier ! Faut d'la sensibilité ! » C'est ma manière de traverser ces jours difficiles, j'écoute, je regarde, je note. Quelques jours plus tôt je croisais un autre groupe de jeunes internes parler des médecins : « Ce n'est pas toujours narcissique un médecin ? » disait l'un d'entre eux ?. Était-ce leur manière d'appréhender leur métier ?

Bien des notes à écrire encore. Les mots se cachent entre deux moments de fatigue. Peut-être que la reconstruction de ces notes est comme celle du corps. Il faut le temps, laisser les choses remonter à la surface. La surface de quoi ? de la vie redécouverte sous un nouveau jour. Cette première étape en écho aux premières semaines de traitement.

L'impression que la journée de demain est riche de trésors, de situations surprenantes, de mots lâchés dans un couloir, d'images inattendues. Step by step.

« Prenez-soin de vous ! » dis-je à mes visiteurs quand ils me quittent. Pas envie qu'il leur arrive la même chose. Dans ce monde brutal, il faut savoir s'arrêter à temps, avant de rentrer dans l'un des murs qui nous entourent. Des murs aux allures de « Non », de diktats, de silences et de solitude.

Avec gratitude pour le personnel du CHUV, les proches et les amis. Merci pour les pensées. Proches ou lointaines, les bonnes ondes aident à se relever.

L'invitée: Camelia Iuliana RADU

DESAPARECIDA

traduction du roumain par Angela Nache Mamier

extrait

ils ont commencé à parler de Lisboa Desaparecida
et parce que leurs histoires sur des intérieurs, rues et endroits
n'avaient aucune coordonnée géographique
j'ai su qu'ils parlaient de Lisboa Misteriosa
aucun gps ne t'aurait amené à ces parfums
crépuscules en fragmentaire
des distilleries de ciels et des archives étranges avec des reli-
ures précises
air parcouru par un seul étranger
un solitaire Lisboa desperado

c'était un voyage dans la collection de séquences
restées dans un apaisement
duquel nous ne savions rien
je sentais seulement l'agglomération d'une ville inconnue
les voix mélangées
le rire à des fréquences différentes
le crissement des rails dans une ruelle étroite et le cri de la
nuit
gratté sur des murs vieillis des maisons
quand le tramway passait et que les femmes regardaient les
balcons
clairées brusquement à travers le tissu transparent des robes
légères
de différents éclats de verre mélangés faisaient tournoyer les
sensations

dans un kaléidoscope
même eux ne savaient pas
ils regardaient des fragments
ils parcouraient des fluctuations
et essayaient de réunir
dans une reconstitution des ombres
l'image d'un étranger

du cri cassé de la mélancolie coulaient des gouttes
se collaient à la semelle
voyageaient dans un colportage mondial
en s'enfonçant les graines de mon cœur
nous étions sur un canapé
je fumais ma cigarette
je me sentais comme si je suivais un enterrement
illustre
auprès des inconnus devenus familiers
et les nuances du soir de l'automne s'allument brusquement

les gens entraient et sortaient par la porte de l'hôtel
novembre restait accroché aux ampoules du hall
avec Lisboa Desaparecida par mégarde
dans une agitation éblouissante
sur le blanc, balayé par le vent
a crié enflammée dans l'arbre devant la porte
devant l'hôtel Corona où nous étions tous hébergés

ça a fait des vagues
personne ne savait pourquoi
nous attendions transis de froid le dîner
le globe d'or de la nuit vacillait
atteint
et de tous les fragments
le soleil s'est recomposé
devenant brusquement torride
expansé dans la poitrine d'un poète.
seulement la bouche entrouverte qui murmurait une his-
toire
dont l'émotion étalait ses cheveux roux cuivrés
le crépuscule avalé par un homme
devenu un corps éclairé
imaginé, dans une fumée de cigarette

rien de tout cela ne me parlait de toits
ni de rues étroites de Lisboa Desaparecida
de sa silhouette mystérieuse
mais elle était là

je portais l'émotion de l'un à l'autre dans des bras obscurs
je la donnais plus loin
je la portais avec soin dans le souci qu'il ne se déchire pas
le vêtement dans lequel seulement une belle femme
peut se montrer elle-même
entièrement
sans se déshabiller.
et, en fait, je me demandais, esseulée
auprès des hommes accablés par l'histoire
d'où ils étaient venus dans le hall de l'ancien hôtel
comme un nuage séducteur
étrange sensation
les couleurs ?

coulées des hautes façades
semblaient siroter les unes les autres la respiration
dans une rue étroite comme un espace équivoque
entre deux joues étrangères attirées subitement
électrisées
quand le tramway jaune passe et remplit une tentation
le vide sensitif ?
d'où venait cette sensation que les hommes étaient partis en
cachette
laissant le corps de leur imagination auprès de moi
à bon escient ?
madame Bovary l'abandonnée à l'instant où elle se décidait
de prendre son poison
et moi crispée je ne comprenais pas encore

et elle avait déjà la petite bouteille à la bouche
laissant les hommes avec les regards fixes et droits
dans mes pupilles
d'un jaune subit
répandu mélancolique

un venin rare un tramway
dans une rue étroite entre deux joues étrangères
trop rapprochées
Lisboa inconnue que j'ai regardée dans les yeux
et elle a disparu en entrant
je crois être enceinte d'un crépuscule
un fœtus que l'univers a jeté au hasard
de son ventre, dans un coin

je me suis réveillée dans une maison de l'anonymat
où le mystère se déshabille sans gêne
dans un cône d'ombre

quel privilège de devenir le témoin de l'intimité d'un mys-
tère
quand il enlève ses vêtements
un par un
et reste plus que jamais inconnu
et plus vêtu qu'une quelconque énigme
j'ai allumé une autre cigarette
la fumée s'est élevée en volutes dans l'air froid
comme l'esprit d'un chaman qui a confondu les univers
et qui est devenu un nœud temporel
la rencontre des deux rivières mélangées dans une eau éton-
née

un soleil pâle d'arbre automnal
un cierge allumé
parcourait la distance entre le parc voisin et le trottoir
étourdissait la lumière de novembre

la porte de l'hôtel s'est entrebâillée en l'avalant goulûment
ne manquait que la terre au-dessus de nous

la terre,
la plus calme de toutes les magiciennes
savait qu'à la fin tout lui appartenait
et ne s'est pas montrée
Lisboa enroulée dans l'abdomen chantait au ralenti
chantonnait quelque chose
et je crois que le seul motif de confusion alentour
était imperceptible
tous se contaminaient sans s'en apercevoir

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

de tant d'inconnu déversé
dans le hall froid
on entendait comment les âmes tissaient des images avec un
noyau dense
autour d'elles se lovait une femme jamais la même

chacune savait la même chanson
sa chanson
et le murmure de feuille jaunissante
prête à tomber
dans le hall il commençait à faire froid
les portes de l'entrée étaient largement ouvertes
même si personne n'entrait

dans la lumière blanche de novembre
ceux qui se trouvaient déjà à l'intérieur paraissaient
des ombres mouvantes d'hommes accouplés avec un animal
inconnu
un assombrissement dans un contour devenu sauvage
une lueur terrifiée absente

dehors se trouvaient les hommes de cendres
je mettais ma main dans leur poitrine et je savais quelques
charbons
ardents
pour les discussions après le dîner
L'espace de la seconde à laquelle
il a dit haut et fort quelque chose d'incompréhensible
(il est resté tel quel) s'est collé au mur
est devenu une affiche célèbre sur la visite inattendue
d'un écrivain et par la suite qu'il devienne histoire
dans ces minutes-là dessinées brusquement
ce n'était qu'un pressentiment

encore aujourd'hui je ne sais pas ce qu'il a voulu dire
mais à ce moment je me suis levée
et je l'ai suivi solennellement

ce fut ainsi cette seconde-là
qui a cassé l'histoire
et Lisboa Desaparecida a jailli
éclaboussant les murs de l'automne avec ses œufs mélan-
coliques
avec la lamentation du crépuscule d'été
d'une rue étroite
et des immeubles collés
hauts
desquels des hommes sautaient directement dans les bras
des femmes en vis-à-vis

sorties sur des balcons symétriques
le restaurant avait la porte ouverte
vers le hall froid de l'hôtel
des tintements dorés sautaient sur les murs et pinçaient
l'après-midi

mais quelques hommes habillés de noir étaient à l'intérieur
devenus des trous mystérieux
sur un fond doré de Gustav Klimt

ils détenaient depuis des années l'évidence des dés
et ne se sont jamais trompés
ils s'arrêtaient au même endroit aux mêmes tables et pre-
naient des notes
c'était novembre
l'activité des plus ferventes
le festival de poésie battait son plein
personne n'a aperçu les infiltrations de notre univers
entre festivités
les hommes habillés de noir sont bien sortis au bilan
même si
entre les espaces
Lisboa Desaparecida avait créé un monde
et sa chimère compliquait son image dans des coquilles
de plus en plus serrées
déviées dans des rues de plus en plus étroites

des bruits étranges avaient occupé la salle à manger
mais personne ne les entendait, nous étions tous des héré-
tiques
habitués aux fractions
sauf si tu regardais sous un certain angle tu pouvais voir
la rondeur des joues un contour appuyé
d'une autre couleur

une poussière stridente et brûlante
inappropriées avec la pointe acérée des toits de montagnes
avec le froid serpentait dans un tango
courbait l'espace
altérait la gravitation dans des rues étroites
dans la rue au tramway jaune
personne ne s'est aperçu
de la présence des hommes venus d'un autre lieu du monde
en courant
ni de leurs habitudes étranges
d'écrire soigneusement sur des cœurs frigorifiés
avec de l'encre jaune desaparecida

l'échange fut biunivoque

même s'ils étaient tous nés avec le ciel d'or dans la bouche

peut-être le voyage serait resté sans suites
si les poètes n'étaient pas mis en quarantaine d'un autre
siècle
séduits par la beauté de la pâleur
de la manière avec laquelle des hommes et des femmes
consommaient leurs années avec une indifférence princière

mais à Sighet un poète avait lâché Lisboa Desaparecida
de l'alvéole d'un souvenir
et moi j'allais le savoir avant lui
cette seconde de crépuscule fondu
dans de plus en plus de différentes matrices de chair
nous séparait et nous unissait ensemble
dans la voix d'une jérémiade nous étions tous
et dans la voix d'une plainte nous nous perdions en
étrangers

mais un seul amoureux passait parmi nous
dans le même couloir séparé en niches

et nous étions chaque fois des étrangers
et lui chaque fois

Le crépuscule dans lequel ils se prenaient dans les bras et où
ils s'aimaient
en se heurtant en rythme
les uns dans les larmes des autres hommes mélancoliques
en mordant les épaules arrondies de la pauvreté
anoblies des corps dénudés

des rois et des reines enfermés dans les tours de
l'indifférence
brillaient comme le bronze poli de la main d'un artiste
à moitié mort de faim
et ressuscité par quelque chose qui lui était inconnu
de toute cette Lisboa Desaparecida
comme un reste de pensée apporté par le vent
disséminé dans les paroles dites par un écrivain
qu'on n'a pas comprises de suite

pendant que nous fumions ensemble
étrangers
une cigarette sur le même canapé

les paroles de ce malentendu ont fait une boucle
dans laquelle m'attendaient d'autres soirées

d'autres espaces crevés par hasard
dans le son des dés
jetés par les hommes habillés en noir
et toi tu n'as pas tendu la main pour me déshabiller
et moi non plus je ne voulais pas rester sans habits
nous étions assis sur la même chaise aérienne
et dans le même cadavre de lumière
si chargés par nos cœurs
que nous avions peur

nous parlions et nous nous bousculions de l'intérieur
tels que des corps qui cherchent à percer la peau et à glisser
coulant
dans la même chair douloureuse

nous n'avons pas rompu le silence et surtout pas
l'impatience
nous nous sommes bousculés l'un l'autre jusqu'à sentir
l'épuisement
et l'armistice

vers l'aube, nous regardions l'horizon de bronze
travaillé et fondu jusqu'à devenir statique
nous fatiguions
le rivage sur lequel nous nous étions échoués tous les deux
c'était l'étranger
avec le visage tourné vers le mur
une tristesse s'est coagulée dans la fumée blanche
un reste de crépuscule entortillé autour du cœur transparent
en retenant la lumière dans les bras

la fumée se déchirait et la lumière continuait à planer
soutenue par la voix d'un homme
et
en fait
ni la voix ni la sourdine du hall de l'hôtel
ne soutenaient dans l'ambiguïté sonore
le souvenir d'un crépuscule

la tristesse était équivoque
nous l'aurions retournée de face
curieux
si ses épaules ne semblaient pas disloquées d'un
chef-d'œuvre
nous tenant à distance
au départ
mieux qu'au début
je savais que nous ne nous embrasserions jamais
cela aurait été une répétition pâle

maladroite
d'un unique amour
dans l'espace public
aucun d'entre nous ne savait qu'il était contaminé
et qu'à travers nous dansaient des couples éplorés
séparés et qui gardaient l'espoir
combien d'étrangers habitaient clandestinement
combien avaient loué des chambres dans notre sang

je n'en savais rien

nous dansions de l'intérieur collés comme deux désespérés
dans une rencontre en temps de guerre
ou d'après
et nous avons mangé et nous avons bu et nous nous sommes beaucoup parlé
oubliant le poète et son histoire glissée clandestinement
échappée de la poitrine fissurée
mais nous l'avions portée avec nous toute cette nuit-là
dans les bras des ombres veillaient des désirs
les pesaient
et leur donnait à manger
des illusions recueillies tout au long du temps

dans tes yeux dans mes yeux
il y avait en vue une paterne désuète et brûlante

tu avais des fils de cheveux blancs moi je ne savais plus
comme j'étais

entre nous poussait un étranger amoureux
égaré
dans la chaleur exténuée par sa propre histoire

Desaparecida s'est cassée
des fils de mélancolie ont poussé
des poussins élevés dans des endroits étrangers
avec des instincts étrangers
et nous appelions des attractions
même si
à table
auprès des autres
nous parlions de la poésie
après ce soir-là ce ne fut que novembre
une façon d'être altruistes
et de reconnaître la liberté

Lisboa Desaparecida aurait pu nous voler dans son film
et nous aurions été heureux

la beauté oubliée
les pleurs gardés à l'intérieur
évadés du port encore inconnu
ramassé par les gens de cendres
semblaient des indices sûrs d'une séparation honorable

et nous avons parlé et nous avons bu de la horinca
et nous avons lu un poète remarquable
des vers écrits par moi délivrés de la peur.

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

au mois d'août de l'année 2019 le journal littéraire "le persil" accomplit ses quinze ans d'existence

Le persil journal, numéro triple, le persil 169-170-171, avril 2020

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly,
Suisse Tél: +41 21 626 18 79 e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
abonnement, 12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski, Pour-cent culturel Migros.
Imprimé en Roumanie. Tirage 1000 exemplaires.